

VIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Jean,¹ surnommé Chrysostome (bouche d'or), à cause de son éloquence, naquit à Antioche, l'an 347. Par sa mère, il descendait d'une famille riche et distinguée. Son père, Secundus, occupait dans l'armée un grade important. La ville, qui donna naissance au grand orateur chrétien, était une des quatre capitales de l'empire, le siège d'institutions scientifiques et le rendez-vous d'hommes accourus de toutes les parties du monde. Comme les autres grandes cités, c'était un foyer de corruption, surtout pour la jeunesse. Les mères chrétiennes, animées de l'esprit de l'évangile, se vouaient à l'éducation de leurs fils, et, pleines d'anxiété, s'efforçaient, par le secours de la religion, de préserver leurs jeunes années de la souillure du vice. Quelques-uns des



grands hommes, qui furent à cette époque les lumières de l'Église, ne seraient pas parvenus à cette haute distinction, si de pieuses mères n'avaient jeté dans leurs âmes les premières semences de la religion. Telle était l'influence qu'exerçaient sur l'éducation religieuse de leurs fils de saintes femmes, comme la mère de Théodoret; Monique, mère d'Augustin, et Nonna, mère de Grégoire de Nazianze.

Saint Chrysostome eut le même bonheur : ce fut Anthuse, sa mère, qui dirigea ses premiers pas dans la bonne voie. Les tendres recommandations de son mari, qu'elle perdit peu après la naissance de Chrysostome, et sa sollicitude pour l'éducation de son fils, auquel elle consacra sa vie, l'engagèrent à rester veuve à l'âge de vingt ans.

Le païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer ses vertus; et l'on entendit un célèbre sophiste s'écrier, en parlant d'elle : «Quelle merveilleuses femmes se trouvent parmi les chrétiens !» En même temps qu'elle travaillait à former ses enfants à la piété, et à leur faire sentir le néant de toutes les choses mondaines, elle s'appliquait aussi à leur conserver le bien de leurs ancêtres, en le gérant avec une économie pleine de sagesse et de désintéressement. Lorsque le temps de donner des maîtres à son fils fut arrivé, elle se comporta en mère, parfaitement convaincue qu'il faut toujours choisir

¹ L. Lefort, imprimeur-libraire (Lille 1852)

les meilleurs. Jean étudia l'éloquence, qui frayait alors la route aux plus éminentes dignités de l'État, sous Libanius, le plus célèbre orateur de son siècle. Ses progrès furent si rapides et si surprenants, qu'il fut bientôt en état d'égaliser et même de surpasser son maître. Libanius, voulant un jour donner une idée de la merveilleuse capacité de son disciple, lut dans une assemblée de connaisseurs une déclaration que Jean avait composée à la louange des empereurs. Cette lecture fut écoutée avec les plus grands applaudissements, et avec ces transports qui sont le langage de l'admiration. «Heureux le panégyriste, s'écria Libanius, d'avoir eu de tels empereurs à louer ! Heureux aussi les empereurs d'avoir régné dans un temps où le monde possédait un si rare trésor !» Ce sophiste prouva encore, avant de mourir, quelle estime il faisait de notre saint. Ses amis lui ayant demandé dans sa dernière maladie lequel de ses disciples il voulait avoir pour successeurs : «Je nommerais Jean, répondit-il, si les chrétiens ne nous l'eussent enlevé.»

Notre saint étudia la philosophie sous Andragadius, et il fournit cette carrière avec autant de succès qu'il avait fourni celle de l'éloquence; aussi avait-il cette justesse, cette pénétration et cette vivacité d'esprit qui assurent l'avantage dans les disputes. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il se bornât aux sciences purement humaines : sa principale occupation était de se bien pénétrer des maximes de Jésus Christ, de s'exercer à la pratique de l'humilité et de la mortification, et de travailler à vaincre tous les penchants déréglés de la nature. Il avait un tempérament qui le portait à la colère, mais il vint à bout d'en réprimer les saillies, et d'acquérir cette douceur si recommandée dans l'évangile. À cette vertu, il joignait une aimable modestie, une tendre charité pour le prochain, et une conduite si pleine de sagesse, qu'on ne pouvait le connaître sans l'aimer.

Si Jean eût eu de l'ambition avec une naissance aussi illustre et des talents aussi rares, il aurait pu prétendre aux premières places de l'empire; mais depuis qu'il avait goûté combien le joug du Seigneur est doux, les honneurs du monde ne le touchaient plus, et son unique désir était de se consacrer à Dieu dans la solitude. Il fréquenta toutefois le barreau à l'âge de vingt ans, et il plaida même avec un succès extraordinaire. Les liaisons occasionnées par ce genre de vie pensèrent lui être funestes : il se rendit par complaisance aux invitations qu'on lui fit d'aller au théâtre et de prendre part aux divertissements profanes du siècle. Heureusement le charme ne dura pas longtemps; la grâce lui ouvrit les yeux et lui découvrit la profondeur de l'abîme sur le bord duquel il marchait. Saisi d'horreur à la vue du danger qu'il avait couru, il déplora son aveuglement et prit la fuite. Il n'oublia jamais ce que Dieu avait fait en sa faveur; et ce fut pour lui en marquer sa reconnaissance avec plus d'étendue, qu'il parla depuis avec tant de force contre les jeux et les spectacles. La position critique où il s'était trouvé accéléra l'exécution du projet qu'il avait déjà formé de renoncer entièrement au monde. Il commença d'abord par changer de vêtements, afin de se dérober plus aisément aux importunités de ses amis. En se revêtant d'un habit de pénitent, il abjurait publiquement les vanités du siècle, et se procurait un moyen de conserver l'esprit de mortification et d'humilité. On ne le vit plus paraître qu'avec une tunique fort pauvre. Il employait la plus grande partie de son temps à la prière, à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte. Il jeûnait tous les jours, et prenait sur le plancher de sa chambre le peu de sommeil qu'il accordait à son corps après les longues veilles. Enfin, il embrasa tous les exercices propres à détruire l'empire des passions. La vaine gloire lui suscita bien des combats; mais il terrassa ce dangereux ennemi par la pratique des humiliations. Ceux qui avaient été ses amis et ses admirateurs eurent beau railler sa conduite, il méprisa et souffrit les traits de leur malignité en vrai disciple de Jésus Christ qui se plaît dans les ignominies. Rien ne fut capable de lui faire abandonner son premier dessein; aussi marcha-t-il à grands pas dans les voies de la perfection.

Saint Melèce, évêque d'Antioche, n'eut pas plus tôt connu le rare mérite du jeune ascète, qu'il résolut de l'attacher à son Église. Il l'attira donc auprès de lui, le retint trois ans dans son palais, l'instruisit lui-même, puis l'ordonna lecteur. Une chose que l'on admirait surtout en notre saint, était son amour pour le silence; et l'on sentira combien l'acquisition de cette vertu dut lui coûter d'efforts, si on se rappelle qu'il possédait le talent de la parole dans un degré supérieur. En effet, il alliait à un grand sens, à un riche

fonds de connaissances et à un jugement solide, la plus heureuse facilité à rendre ses pensées d'une manière noble et brillante. Il gardait cependant un silence modeste dans les compagnies où il se trouvait, faisant généreusement le sacrifice des louanges qu'on n'eût pas manqué de lui donner, s'il eût voulu seulement fournir quelque chose à la conversation. C'est qu'il savait que le recueillement intérieur est incompatible avec la démangeaison de parler; que faute de savoir contenir sa langue, on tombe dans les pièges de l'amour-propre et l'on commet une multitude d'indiscrétions et de péchés. Il écoutait les sages avec la docilité d'un disciple, et supportait patiemment les travers des esprits faux et des insensés, sans dire une seule parole qui donnât à entendre qu'il en savait plus qu'eux. Il aimait néanmoins à s'entretenir des vérités éternelles avec les personnes vertueuses, et surtout avec un de ses compagnons d'étude auquel il était tendrement attaché, et par les rapports de l'âge, et par la conformité des inclinations. C'était Basile, qui avait quitté le monde quelque temps avant notre saint, pour embrasser la vie monastique.

Chrysostome s'était chaleureusement attaché à Mélèce, mais il ne jouit pas longtemps de sa société et de ses instructions. Le zèle de cet excellent prélat pour la défense des croyants orthodoxes excita le ressentiment des Ariens, à l'insignation desquels il fut, pour la troisième fois, banni d'Antioche par l'empereur Valens. Affligé d'être ainsi séparé de son guide spirituel, et aspirant après la solitude, il résolut de quitter le monde et d'aller rejoindre son ami, saint Basile. Lorsque Anthuse, sa mère, apprit la résolution de son fils, elle se livra à une vive douleur, car malgré les sentiments religieux dont elle était animée, elle ne put supporter en pensée les inquiétudes de l'absence et de l'éloignement. Rien de plus simple et de plus touchant que la manière dont il raconte lui-même la scène qui se passa à cette occasion.

«Ma mère, dit-il, dès qu'elle soupçonna mon dessein, me prit par la main et me pria de la suivre dans sa chambre, me fit asseoir auprès d'elle sur ce lit même où elle m'avait mis au monde, et, versant un torrent de larmes, auxquelles elle ajouta des paroles plus touchantes encore : «Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse longtemps des vertus de votre père. Sa mort, qui a suivi de près les douleurs que j'ai endurées pour vous mettre au monde, vous a rendu orphelin lorsque j'étais encore fort jeune, je me suis jetée dans tous les embarras du veuvage, qu'on ne peut bien connaître que quand on les a éprouvés. Non, aucun discours ne pourrait exprimer tous les orages dont se voit assaillie une jeune femme qui, nouvellement sortie de la maison paternelle et nullement au fait des affaires, se trouve tout-à-coup plongée dans un deuil accablant, obligée de se livrer à des soins au-dessus de son âge et de la faiblesse de son sexe. Il faut qu'elle supplée à la négligence des serviteurs, qu'elle se garde de leur malveillance, qu'elle surveille avec vigilance les mauvais desseins de ses proches, qu'elle supporte avec courage les injures des exacteurs publics, leur insolence et leur barbarie dans la levée des impôts. Quant un père en mourant laisse des enfants, si c'est une fille, c'est déjà pour une veuve beaucoup de soin et de peine; ces soucis cependant sont supportables, malgré les craintes dont l'éducation d'une fille est accompagnée, parce qu'elle n'entraîne pas à des grandes dépenses; mais si c'est un fils, son éducation est pour une mère un sujet continuel de frayeurs et d'inquiétudes, sans parler de ce qu'il en coûte pour lui faire donner une bonne éducation. Aucune de ces considérations, néanmoins, n'a pu me déterminer à contracter un second mariage, à introduire un autre époux dans la maison de votre père. Je suis demeurée ferme au milieu de tous les embarras, de toutes les tempêtes; et des dures nécessités qu'entraîne le veuvage, avec l'aide de Dieu sans doute, mais aussi soutenue dans mes peines par la consolation de vous voir sans cesse, de contempler en vous l'image vivante d'un mari trop promptement enlevé à mes vœux. Cette consolation a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne pouviez encore articuler aucune parole, à cet âge où les pères et les mères jouissent avec tant de plaisir de leurs enfants. Vous ne pourriez dire, mon fils, que j'ai supporté courageusement les maux du veuvage, mais que j'ai diminué votre patrimoine pour subvenir aux embarras de ma situation, malheur qu'a éprouvé plus d'un pupille. Jalouse de ne pas l'avoir laissée, j'ai pris sur mes biens, sur ceux que j'ai apportés de la maison paternelle, tout ce qui était nécessaire à votre éducation. Et ne croyez pas, mon fils, que ce soit pour vous les reprocher que je rappelle ce sacrifices; la

seule reconnaissance que je vous en demande, c'est de ne pas me rendre veuve une seconde fois, de ne pas réveiller ma douleur assoupie. Attendez que vous m'ayez fermé les yeux; ma dernière heure n'est peut-être pas éloignée. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de veiller; à mon âge, je n'ai plus que la mort à attendre. Lors donc que vous m'aurez mêlé mes cendres à celles de votre père, entreprenez alors d'aussi longs voyages et parcourez telle mer que vous voudrez, personne ne vous en empêchera. Mais pendant que je respire encore, supportez ma présence, et ne vous ennuyez pas de vivre avec moi. Craignez d'offenser Dieu, en causant une si vive douleur à une mère qui ne l'a point méritée. Si je songe à vous entraîner dans les soins du monde, et que je veuille vous engager à prendre la conduite de vos affaires, ne considérez plus, j'y consens, ne les lois de la nature, ni les soins que j'ai pris de votre éducation, ni l'habitude de vivre ensemble; ne respectez rien, en un mot : fuyez-moi comme un ennemi dangereux, comme cherchant à troubler votre repos. Mais si je ne néglige rien pour vous faire vivre dans une parfaite tranquillité, que cette considération au moins vous retienne, si toutes les autres sont inutiles. Parmi tous vos amis, en quelque nombre qu'ils puissent être, nul ne pourra s'efforcer autant que moi à vous rendre la vie douce et libre, parce qu'il est impossible qu'aucun d'eux prenne à cœur autant que moi votre bonheur et votre réputation.»

Combien est belle lutte entre l'amour maternel et des motifs d'un ordre encore plus élevé ! Dans la langue si douce et si riche des Grecs, ces supplications de la meilleure des mères rappellent les passages les plus éloquents des anciens poètes dramatiques. Abondant et fleuri comme la poésie, simple comme le vrai, le langage de l'affection est toujours le même.

Anthuse parlait encore, et Jean, ses deux mains dans celles de sa mère, promettait de ne pas affliger sa vieillesse. Elle s'arrêta pour verser de douces larmes; une joie ineffable remplissait son cœur; le retour inespéré de son fils, après une longue absence, ne lui eût pas fait éprouver de plus douces émotions.

Deux ans s'étaient à peine écoulés, et déjà il ne restait plus à cet excellent fils que le souvenir de cette tendre mère, sur le sein de laquelle il avait puisé l'éloquence tendre et affectueuse, qui devait lui assigner un si haut rang parmi les orateurs chrétiens.

Chrysostome continua le même genre de vie pendant les deux ans qu'il passa dans sa maison. Le changement de demeure n'interrompit pas non plus son étroite liaison avec Basile. Il engagea encore Théodore et Maxime, qui avaient été comme lui disciple de Libanius, à grossir le nombre des ascètes; mais le premier, infidèle à sa vocation, rentra peu de temps après dans le siècle. Notre saint, vivement affligé de la chute de son ami, mit tout en œuvre pour le rappeler à son devoir; et il y réussit, en lui adressant *deux exhortions* aussi pressantes que pathétiques. Cependant les évêques de la province, qui depuis longtemps connaissaient le mérite de Jean et de son ami Basile, s'assemblèrent pour les élever l'un et l'autre à l'épiscopat. Le premier prit secrètement la fuite, et resta caché jusqu'à ce que les sièges vacants eussent été remplis. Le second fut fait évêque de Raphanée près d'Antioche. Jean s'étant servi d'un pieux stratagème pour procurer l'ordination de Basile, celui-ci, qui se jugeait indigne de l'épiscopat, parce qu'il ne consultait que son humilité, versa de larmes, et se plaignit amèrement de la conduite que son ami avait tenue à son égard. Le saint fit son apologie, en composant son admirable traité *du Sacerdoce*. Il avait alors vingt-six ans.

Quelque temps après la mort de sa mère, il revint à sa première pensée de quitter le monde pour aller vivre dans la solitude. Afin de s'affermir de plus en plus dans sa résolution, il se retira, vers l'an 374, parmi les saints anachorètes qui habitaient sur les montagnes voisines d'Antioche et dont il nous a décrit lui-même la manière de vivre.

«Ces anachorètes, dit-il, se levaient au premiers chant du coq, ou à minuit; c'était leur supérieur qui se chargeait du soin de les éveiller à cette heure. Après la récitation des hymnes et des psaumes, ou de matines et de laudes, chacun s'occupait dans sa cellule à lire l'Écriture sainte, et quelquefois à copier des livres. Ils allaient tous ensemble dire à l'église, tierce, sexte, none et vêpres; puis ils retournaient en silence à leurs cellules. Jamais il ne leur était permis de parler entre eux, même sous prétexte de délassement : toute leur conversation était avec Dieu, avec les prophètes et les apôtres,

dont ils méditaient les divins écrits. Leur nourriture consistait en un peu de pain et de sel; quelques-uns y ajoutaient de l'huile, et les infirmes un peu d'herbes et de légumes. Le repas fini, ils prenaient quelques moments de repos, selon la coutume des Orientaux, et retournaient ensuite à leurs exercices ordinaires. Le travail des mains emportait une partie considérable de leur temps; mais ils avaient soin de s'attacher à celui dans lequel la vanité ne pouvait se glisser, et qui était le plus propre à les entretenir dans l'humilité. Ils faisaient des paniers et des cilices, labouraient la terre, coupaient le bois, apprêtaient à manger, et lavaient les pieds des hôtes, qu'ils servaient ensuite avec une grande charité, sans examiner s'ils étaient riches ou pauvres. Ils n'avaient d'autre lit qu'une natte étendue sur la terre. Leurs vêtements étaient faits de poil de chèvre et de chameau, ou de peaux si grossièrement travaillées, que les plus misérables mendiants n'auraient pas voulu s'en servir. On en trouvait pourtant parmi eux qui étaient nés dans le sein de l'opulence et qui avaient été délicatement élevés. Ils ne portaient point de chaussure, ne possédaient rien en propre, et mettaient en commun ce qui était destiné aux besoins indispensables de la nature. Il est vrai qu'ils recueillaient la succession de leurs parents; mais ce n'était que pour la distribuer aux pauvres. Tout ce qu'ils pouvaient épargner du produit de leur travail était encore employé au même usage. Ils n'avaient jamais parmi eux les termes de *mien* et de *tien*, qui brisent si souvent les liens de la charité. Il régnait dans leurs cellules une paix inaltérable, et une joie pure, que l'on chercherait en vain dans la plus brillante fortune du monde.»

Ces anachorètes terminaient la prière du soir par de sérieuses réflexions sur le jugement dernier, afin de s'exciter à la vigilance chrétienne, et de se préparer de plus en plus au compte rigoureux que nous rendons tous au Seigneur. Saint Chrysostome retint toujours cette pratique, dont l'expérience lui avait démontré l'utilité, et il la recommande fortement dans ses ouvrages, ainsi que celle de l'examen du soir. Outre les solitaires dont nous venons de parler, il y en avait encore d'autres sur les mêmes montagnes, qui menaient la vie érémitique. Ils couchaient sur la cendre, portaient de rudes cilices, et s'enfermaient dans des cavernes profondes, où ils pratiquaient tout ce que la pénitence a de plus austère.

Telle était la vie des solitaires, parmi lesquels Jean résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu. Sa constance fut d'abord éprouvée par de rudes tentations; et quelque vif que fût en lui l'amour de la solitude, il ne laissa pas de craindre, dans les commencements, que la nouvelle carrière où il allait entrer ne se trouvât remplie de difficultés insurmontables. La nature lui disait intérieurement qu'il ne pourrait ni se passer de pain frais, ni user pour sa nourriture de la même huile que celle qui servait à sa lampe; qu'il ne viendrait jamais à bout d'endurcir son corps à toutes les austérités qu'il voyait pratiquer. Mais il s'arma de courage, et mit généreusement la main à l'œuvre; aussi toutes les difficultés s'évanouirent-elles dans l'exécution. C'est là l'unique parti qu'il y ait à prendre en pareil cas; et l'expérience prouve que l'on ne peut triompher qu'en méprisant les écarts d'une imagination moins alarmée par la réalité, que séduite par de vains fantômes.

Le saint passa quatre ans sous la conduite d'un vénérable vieillard, qui l'instruisit à fond dans les voies de la perfection. Sa ferveur toujours croissante le détournait de plus en plus des voies mondaines; et, vers la fin de ces quatre années, il se retira, pendant deux ans, dans une caverne, communiquant seulement avec Dieu méditant sur les Écritures qu'il possédait sans le secours des livres, et se livrant à de telles austérités que l'altération de sa santé le força de retourner à Antioche : il s'était refusé jusqu'au sommeil. Ce fut durant ses veilles fatigantes et dans cette solitude absolue qu'il composa sa *Défense de la vie monastique*, ses *Consolations à Théodore*, et son admirable *Traité de la componction* du cœur, écrit à la prière de deux ermites qui lui demandaient des conseils.

De cette caverne solitaire sortit un second Démosthènes. Comme le grand Athénien, il avait mûri ses facultés dans la solitude; mais c'est à l'Esprit saint que avait demandé les armes qui devaient le faire triompher. Antioche fut le théâtre de ses premiers travaux, et ses essais, comme orateur chrétien, furent marqués par les plus brillants succès.

Deux ans après son retour, il fut ordonné diacre par Méléce, qui avait été rétabli sur son siège, et l'année suivante il fut choisi pour recevoir la prêtrise de la main de Flavien, successeur de Méléce à l'évêché d'Antioche. Nous possédons une partie du discours prononcé par lui à cette occasion. L'exorde exprime profondément comment il comprenait sa nouvelle dignité. «Est-ce un rêve, est-ce la réalité ? Et quoi ! le peuple d'une grande cité, indulgent pour mes faibles talents, un peuple aussi nombreux qu'illustre attend de moi un discours digne de tels auditeurs ! Oui, cela n'est que trop vrai. Cependant, quand je trouverais en moi-même des sources intarissables d'éloquence, pourrais-je voir ce grand nombre de personnes accourues pour m'entendre, sans que la crainte arrêât mes paroles et les fit refluer vers leur source ? Mais lorsque, loin de trouver en moi les torrents d'une riche élocution, j'y trouve à peine de modiques ruisseaux, n'ai-je pas lieu d'appréhender que la crainte ne les tarisse, et ne laisse entièrement à sec mon génie troublé, et qu'enfin je n'éprouve ce qui nous arrive tous les jours ? Car, ce que nous tenons dans la main nous échappe au moment de la frayeur, parce que la peur nous énerve. Mon esprit ne subira-t-il pas le même sort ? et les quelques pensées médiocres que j'ai recueillies avec peine ne m'abandonneront-elles pas dans ce trouble, et ne laisseront-elles pas mon imagination absolument stérile ? Je vous prie donc tous, dans quelque rang que vous soyez, puisque vous avez causé mon embarras par votre empressement à venir écouter de la confiance par la ferveur de vos prières, de demander à Celui qui donne la parole, pour annoncer avec force l'évangile, qu'Il dirige ma langue en ce jour où je parle pour la première fois. À vous qui êtes en si grand nombre, il est très facile de rendre, par vos prières à Dieu, l'assurance à un jeune homme interdit, et il est juste que vous prêtiez à mes demandes, puisque c'est à cause de vous que je me suis hasardé à paraître sur un si grand théâtre. Oui, c'est votre bienveillance, dont l'empire est si puissant sur mon âme, qui m'a déterminé à parler en public, moi qui ai si peu d'expérience dans l'art de la parole; c'est votre bienveillance qui m'a fait entrer dans cette arène d'enseignement, moi qui jusqu'à ce jour me suis tenu parmi les auditeurs.

Appelé à parler pour la première fois dans le temple de Dieu, j'aurais voulu offrir les prémices de mes discours au souverain Être, de qui je tiens l'organe de la parole. Que pourrait-il, en effet, y avoir de plus convenable ? Est-ce seulement de la vigne et de la moisson, qu'on doit à Dieu les prémices ? N'est-ce pas plutôt de la parole, puisque ce fruit nous est plus propre, et, par-là, est plus agréable au Seigneur à qui nous en faisons hommage ? Les épis et les raisins sont enfantés par les mains des hommes : un hymne saint est produit par la piété de l'âme, nourri par une bonne conscience, reçu par Dieu dans les greniers célestes, et, autant l'âme, par sa nature, est supérieure à la terre, autant ses productions sont supérieures à celles du sol. Aussi le prophète Osée exhorte-t-il ceux qui ont offensé le Seigneur et qui veulent se le rendre propice, de prendre avec eux non des troupeaux de bœufs, ni des mesures de farine, ni une tourterelle et une colombe, ni aucune autre offrande semblable. Que veut-il donc qu'on prenne ? Portez avec vous, dit-il, des paroles. Mais, dira-t-il, des paroles peuvent-elles former un sacrifice ? Oui, assurément, et le sacrifice le plus noble, le plus auguste, le plus excellent. Qui est-ce qui nous en assure ? Celui qui était le plus versé dans cette doctrine, le grand et sublime David. Ce prince, rendant à Dieu ses actions de grâces pour une victoire qu'il avait remportée sur ses ennemis, s'exprime à peu près de la sorte : «Je célébrerai le Nom de Dieu par des cantiques, je relèverai sa Gloire par des louanges.» Ensuite, voulant montrer toute l'excellence de ce sacrifice, il ajoute : «Et ce sacrifice sera plus agréable au Seigneur que celui d'un jeune taureau dont les cornes et les ongles commencent à pousser.» J'aurais donc voulu immoler aujourd'hui cette victime sanglante, et offrir à Dieu ce sacrifice spirituel.

Mais hélas ! un sage me ferme la bouche et m'effraie en me disant : «La louange n'est pas belle dans la bouche du pécheurs» (Ec 15,9). Et comme, dans les couronnes, il ne suffit pas que les fleurs soient pures si la main qui les arrange ne l'est aussi, de même, dans les hymnes sacrées, il ne suffit pas que les paroles soient saintes, si l'âme ne l'est pas. Or mon âme n'est pas pure, souillée par le péché, elle manque de confiance nécessaire. À l'autorité du sage dont nous venons de parler, ajoutons les paroles d'un législateur plus ancien, qui ferme aussi la bouche aux pécheurs. Écoutons David qui nous

parlait tout à l'heure des sacrifices; c'est lui qui a porté cette loi rigoureuse : «Louez le Seigneur ô vous habitants des cieux, louez-Le du haut des cieux; louez le Seigneur, dit-il un peu plus bas, ô vous habitants de la terre.» Il forme un seul chœur des créatures supérieures et inférieures, visibles et invisibles; mais il n'invite pas le pécheurs... Que faut-il donc faire ? Craignant, à cause de notre indignité, de célébrer les louanges du Tout-Puissant, devons-nous même ne pas Lui adresser nos prières ? À Dieu ne plaise que nous restions froids et muets en sa divine Présence ! Il nous reste une autre manière de glorifier le Seigneur; glorifions-Le dans ses saints, dans ses fidèles serviteurs. Et quel plus digne sujet pour nos louanges, pour les louanges de nos cœurs reconnaissants, que le vénéré pasteur de ce troupeau ?...»

Deux ans après que notre saint eut été ordonné prêtre, les habitants d'Antioche se révoltèrent, à l'occasion d'un nouvel impôt que l'empereur Théodose I avait établi pour se mettre en état de faire la guerre à Maxime, qui s'était emparé de l'empire d'Occident. La populace porta l'insolence jusqu'aux derniers excès : elle traîna ignominieusement dans les rues et brisa ensuite la statue de l'empereur, ainsi que celles de son frère, de ses deux fils et de l'impératrice Placille, morte depuis quelque temps. La fureur ayant fait place à la réflexion, les coupables sentirent toute l'énormité de leur crime. La consternation devint générale : les uns quittèrent la ville, les autres se cachèrent, et il n'y avait presque personne qui osât paraître en public. Les magistrats, de leur côté, remplirent les prisons, afin de découvrir tous ceux qui avaient trempé dans la révolte : et on fut au comble du désespoir, lorsqu'on vit arriver les deux officiers que l'empereur avait envoyés à Antioche. Le bruit courait qu'ils venaient avec ordre de confisquer les biens des coupables, de les faire brûler vifs, et de raser la ville.

Dans son épouvante, Antioche n'a pas recours à son rhéteur (Libanius); l'église seule lui offre un asile assuré contre l'orage : elle s'y précipite à flots pressés. L'Évêque Flavien est parti pour Constantinople, dans l'espoir d'arrêter le débordement d'une vengeance que rien ne semble devoir satisfaire. En l'absence du pontife, Jean occupe la tribune : ange consolateur, il apparaît le visage calme et serein; la paix dont son âme surabonde va découler avec ses paroles sur la foule éperdue; il a jeté les yeux sur le siège élevé où Flavien a coutume de s'asseoir, à l'entrée du sanctuaire, et il fait entendre ces mots :

«Lorsque mes regards tombent sur ce trône vénérable, maintenant désert, je pleure et je me réjouis; je pleure, parce que je n'aperçois plus notre père; je me réjouis, car il est parti pour nous sauver, pour nous arracher à la colère du prince. Il est notre honneur, et vous êtes sa couronne. Averti par cette parole de Jésus Christ, que le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau, il a quitté cette ville, prêt à offrir sa vie pour vous tous.

Que d'obstacles semblaient devoir l'arrêter ! Son âge avancé, la faiblesse de son corps, la rigueur de la saison, la nécessité de célébrer avec vous la fête de Pâques qui approche, la maladie de sa sœur chérie, de son unique sœur qu'il laisse près de rendre le dernier soupir, rien n'a pu le retenir; il vous a préférés à tout ce qu'il a de plus cher; il a rompu les liens les plus forts; il s'est hâté; il presse sa marche; il court avec la vitesse d'un jeune homme. Le désir de vous être utile lui donne des ailes; car, se dit-il à lui-même, Jésus Christ S'est livré à la mort pour nous autres hommes; après un tel exemple, où serait mon excuse si, chargé des intérêts d'un grand peuple, je n'étais pas disposé à courir tous les risques pour défendre le dépôt commis à ma garde.

Aussi n'a-t-il reculé devant aucun péril, et rien n'a pu le déterminer à rester dans Antioche : l'espoir que nous avons placé en lui ne sera pas déçu; Dieu aura égard à tant de zèle et de courage. Il ne permettra pas que son serviteur revienne sans avoir rien obtenu. J'ai confiance que le prince, dès qu'il l'aura vu, sentira s'évanouir sa colère : la grâce qui respire dans les paroles des saints éclate aussi sur leur visage. Il dira au prince, comme Moïse à Dieu : «Si tu pardonnes à mon peuple, renvoie-moi; si Tu es inexorable, tue-moi.» Telle est la charité des saints, qu'il leur est plus doux de mourir avec leurs enfants que de vivre sans eux.»

Puis il expose à cette multitude éperdue tout ce que le vénérable évêque va dire à l'empereur irrité, et présente tous les motifs de clémence que lui suggéreront et son cœur et sa foi.

«Notre pontife dira toutes ces choses, ajoute-t-il, et beaucoup d'autres encore avec une grande liberté; le prince l'écouterà, car il est rempli d'humanité : ayons donc bon espoir des deux côtés; mais, avant tout, plaçons notre confiance en Dieu, qui seul peut amollir le cœur du prince et diriger la langue de notre député; recourons à lui par d'humbles prières; une femme illustre nous en donne l'exemple, elle s'appelait Esther. Or voici comment elle sauva le peuple hébreu d'une ruine complète :

Un roi des Perses avait ordonné que tous les Juifs répandus dans ses états seraient exterminés par le glaive, et personne n'osait affronter sa colère. Esther déposa ses vêtements de reine, elle se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendres, et supplia en ces termes le Dieu très clément de l'assister en présence du roi : Seigneur, mettez la persuasion sur mes lèvres, inspirez-moi des paroles qui touchent le cœur d'Assuères. Si donc une faible femme, intercédant pour les Juifs, a triomphé du courroux d'un roi barbare, à combien plus forte raison notre pontife, assisté de ses prières et des vôtres, peut-il espérer de fléchir un prince naturellement enclin à la douceur ! Ne nous désespérons donc plus, ô mes bien-aimés.»

C'est avec ce langage, où respire l'inaltérable sécurité d'une foi vive, que Jean s'efforce, pendant vingt jours d'anxiété cruelle, de ramener le calme au milieu d'un peuple livré à tout le délire de la peur. Ministre de Dieu, ami des hommes, il imite le défenseur officieux qui, la veille du jugement, visite un accusé dans sa prison, et ranime l'espoir de son client, en lui faisant connaître toutes les ressources de sa cause.

Cependant Flavien, étant arrivé à Constantinople, se rendit au palais impérial. Lorsqu'on l'eut conduit devant Théodose, il se tint loin de lui, baissant la tête, se couvrant le visage, et ne s'exprimant que par des larmes, comme s'il eût été lui-même coupable. Il resta quelque temps dans cette attitude, mille fois plus éloquente que tous les discours. L'empereur fut attendri en voyant la douleur profonde de ce vénérable vieillard, qui, pour ainsi dire, portait dans son cœur tout le poids du crime public. Au lieu donc de faire des reproches sanglants, il se contenta de rappeler en abrégé les grâces dont il avait comblé la ville d'Antioche; puis il ajouta : «Est-ce donc là la reconnaissance des habitants d'Antioche ? Ma bienveillance pour eux devait-elle être payée d'un tel retour ? Quelles plaintes peuvent-ils faire contre moi ? En quoi les ai-je jamais offensés ? Supposons cependant qu'ils aient contre moi de justes griefs, il fallait au moins qu'ils épargnassent les morts, dont ils n'avaient reçu aucune injure. Pourquoi les insultes si indignement ? Mais pour revenir à moi-même, ont-ils oublié les marques d'affection que je n'ai cessé de donner à leur ville ? Ils savent que je l'ai préférée à toutes les autres, même à celle de ma naissance; et que j'ai toujours témoigné la plus vive impatience de l'aller voir. Ne me faisais-je pas une joie de penser qu'il me serait bientôt permis de satisfaire mon désir ?...

Le patriarche , qui n'avait rien à dire pour justifier la conduite de son peuple, répondit ainsi : «Nous reconnaissons, seigneur, que nous avons reçu en toute occasion les plus éclatants témoignages de votre affection; et ce qui aggrave le plus notre crime et notre douleur, c'est que nous n'y avons répondu que par l'ingratitude la plus noire; aussi tous les supplices ne pourraient-ils avoir de proportions avec ce que nous méritons. Mais, hélas ! le mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes est pire que mille morts. Nous nous sommes couverts d'ignominie à la face du monde entier. Nous n'osons plus fixer nos regards sur personne, ni même soutenir le lumière du soleil. Notre malheur, cependant, n'est point encore désespéré; vous pouvez, seigneur, y remédier. des outrages sanglants ont été souvent la matière d'une grande charité. Lorsque le démon eut perdu le genre humain, la Miséricorde divine le fit rentrer dans les droits dont il était déchu par le péché. C'est le même esprit de malice qui a creusé l'abîme dans lequel la malheureuse ville d'Antioche est tombée. Oui, j'ose le dire, seigneur, votre bienveillance pour nous qui a excité la jalousie du démon, et qui nous a rendus victimes de sa rage. Image de Dieu sur la terre, vous pouvez tirer le bien du mal, et vous ne saurez mieux vous venger de notre ennemi qu'en nous pardonnant. la clémence que vous ferez paraître en cette occasion, vous acquerra plus de gloire que les triomphes les plus éclatants. Vous ornerez votre tête d'une couronne bien plus précieuse que celle que vous portez, puisqu'elle sera le fruit de votre seule vertu. À la place de ces statues que l'on a renversées, vous vous en élèverez d'autres, mais de vivantes et d'éternelles, dans les

cœurs de tous ceux qui entendront parler de la victoire que vous aurez remportée sur un juste ressentiment. Qu'il me soit permis de vous proposer l'exemple de Constantin le Grand. Des courtisans flatteurs l'animant à se venger de quelques séditeux qui avaient défigurés ses statues à coups de pierres, il porta la main à son visage, puis dit, en souriant, qu'il ne se sentait pas blessé. Tout le monde parle encore de ce trait, qui fait plus d'honneur à la mémoire de ce prince que la fondation de tant de villes et la conquête de tant de pays.

Rappelez-vous, seigneur, les admirables paroles que vous fîtes entendre à Pâques, en ordonnant que l'on ouvrît les prisons pour mettre les criminels en liberté. *Plût à Dieu, dites-vous alors, que je puisse également ouvrir les tombeaux, et rendre la vie aux morts !* Le temps d'accomplir ce beau souhait est arrivé. Ressuscitez les habitants d'Antioche qui ne vivent plus. Vous le pouvez faire sans peine, et il ne vous en coûtera qu'une parole. Laissez agir votre clémence, et Antioche sera comptée encore plus qu'à son fondateur. À sa naissance elle était fort peu considérable; vous la relèverez dans un temps où elle est très florissante, et où elle renferme dans son sein une multitude innombrable d'habitants. Il y aura plus de gloire à lui pardonner aujourd'hui, qu'il y en aurait eu à la préserver des incursions des barbares. Considérez encore, seigneur, qu'il s'agit principalement ici de la gloire du christianisme même. Les Juifs, les païens, les nations barbares, ont les yeux fixés sur vous, et attendent avec impatience l'arrêt que vous allez prononcer. S'il est dicté par la clémence, ils seront frappés d'admiration; ils rendront gloire au Dieu qui apaise l'indignation de ceux qui ne reconnaissent point le maître sur la terre, et qui transforme les hommes en anges; ils embrasseront une religion qui enseigne une morale si sublime. On ne manquera pas de vous dire que l'immunité d'Antioche serait d'une dangereuse conséquence, et qu'elle ne servirait qu'à entretenir l'esprit de révolte dans les autres villes. Cette crainte serait raisonnable, si vous ne pardonniez, seigneur, que par impuissance de punir. Mais non, l'acte de clémence que vous exercerez ne vous dépouillera point de votre pouvoir; il ne fera que vous acquérir de nouveaux droits sur les cœurs de vos sujets, et loin d'enhardir à la rébellion, il sera un moyen efficace de la prévenir. Il touchera plus vos peuples, que les largesses immenses, que des exploits éclatants. Il les portera surtout à adresser au ciel de ferventes prières pour la conservation de votre auguste personne et pour la prospérité de votre empire. Aux plaisirs délicats de conquérir les cœurs, ajoutez la récompense que Dieu vous prépare. Un maître peut aisément punir; mais il est rare qu'il pardonne.

De quelle gloire ne vous couvrirez-vous pas, seigneur, si vous laissez fléchir par les prières d'un vieillard revêtu du sacerdoce ! Quelle haute idée l'univers n'aura-t-il pas de votre piété, lorsqu'il apprendra que vous élevant au-dessus de l'indignité personnelle du ministère, vous n'avez vu en lui que l'autorité du Maître qui l'envoyait ! Il est vrai que les habitants d'Antioche m'ont député vers vous pour tâcher d'obtenir une grâce dont ils se jugent tout-à-fait indignes; mais je viens encore de la part du souverain Seigneur des anges et des hommes, pour vous déclarer en son Nom, que si vous pardonnez les fautes commises contre vous, Il vous pardonnera celles dont vous vous êtes rendu coupable envers Lui. Rappelez-vous ce dernier jour où nous devons tous rendre compte de nos actions, et pensez qu'il est aujourd'hui en votre pouvoir de vous assurer un jugement favorable de la part de Jésus Christ. En un mot, vous allez prononcer votre propre sentence. Bien différent des autres députés qui paraissent devant vous avec de riches présents, je n'y parais, moi, qu'avec la loi de Dieu, et que pour vous exhorter à imiter l'exemple qui vous a été donné par le Sauveur expirant sur la croix.»

Flavien dit à l'empereur, en finissant, qu'il n'aurait jamais le courage de retourner à Antioche, s'il refusait de rendre ses bonnes grâces à cette ville.

Théodose, que ce discours avait attendri jusqu'aux larmes, ne répondit que ce peu de mots : «Si Jésus Christ, notre souverain Seigneur, a pardonné à ses bourreaux, et a même prié pour eux, dois-je balancer de pardonner à ceux qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même Maître.»

Le patriarche, s'étant jeté à ses pieds pour lui manquer plus sensiblement la vivacité de sa reconnaissance, lui proposa de célébrer avec lui la fête de Pâques à Constantinople; mais l'empereur ne voulut point y consentir.

«Partez, mon père, lui dit-il, allez consoler votre peuple, en lui portant les assurances du pardon que je lui accorde.»

Flavien ne pensa donc plus qu'à retourner dans son diocèse. Il se fit cependant devancer par un courrier, auquel il remit les lettres de grâces qu'il avait obtenues de l'empereur, afin d'accélérer, autant qu'il serait en lui, la joie de son troupeau. Son arrivée suivit de près celle du courrier, et il eut la consolation de célébrer la fête de Pâques à Antioche. Les habitants de cette ville se livrèrent, à l'occasion de son retour, aux transports de la plus vive allégresse.

Flavien, dans une circonstance aussi extraordinaire, ne perdit rien de son humilité et de son modestie ordinaires. Il attribuait à Dieu seul le changement de Théodose et de toute la gloire du succès de son entreprise.

Après le retour de Flavien, notre saint continua toujours ses travaux évangéliques avec autant de zèle que de succès. Il était l'ornement et les délices d'Antioche et de tout l'orient, car sa réputation avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'empire. mais Dieu, pour la gloire de son Nom, le plaça sur un nouveau théâtre, où il préparait à sa vertu d'autres épreuves et d'autres couronnes.

Le siège de Constantinople étant devenu vacant par la mort de Nectaire, en 307, l'empereur Arcadius résolut d'y élever notre saint. Il avait été instruit de son rare mérite par l'eunuque Eutrope, son chambellan. Il manda donc au compte d'Orient de se rendre maître de sa personne par quelque stratagème, afin de le faire conduire ensuite à Constantinople. Rien n'était plus sage que cette précaution, car les habitants d'Antioche auraient tâché de faire échouer les desseins de l'empereur, s'ils les eussent connus, et en auraient rendu l'exécution très difficile. Le compte étant arrivé à Antioche, ne s'occupa plus qu'à trouver le moyen de réussir dans la commission dont il était chargé. Enfin il crut, tout bien examiné, qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que d'attirer le saint hors de la ville. Il lui dit donc qu'il serait bien aise de visiter avec lui les tombeaux des martyrs, qui étaient hors de l'enceinte d'Antioche. Jean, qui ne se défiait de rien, consentit volontiers à accompagner le compte, d'autant plus que la religion paraissait entrer uniquement dans son désir; mais il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'on lui avait tendu un piège. Effectivement, le compte se saisit de sa personne, et le remit entre les mains d'un officier qui le conduisit sur-le-champ à Constantinople. Le choix d'Arcadius ne déplut qu'à Théophile, patriarche d'Alexandrie, parce que ce prélat voulut donner à Nectaire un autre successeur que Jean. Irrité de n'avoir pu réussir dans ses desseins, il eut recours aux voies détournées, et employa mille pratiques sourdes pour traverser la promotion canonique de notre saint. Mais ses intrigues furent à la fin découvertes, et sur la menace qu'on lui fit de porter à un concile les accusations formées contre lui, il cessa de cabaler, et sacra Jean le 26 février 398.

Chrysostome trouva à Constantinople tous les vices de l'Asie. Arcadius imitait le faste de Théodose, sans imiter ses vertus. Un vaste champ était donc ouvert au zèle de l'homme de Dieu. Il commença par donner lui-même dans sa maison l'exemple d'une modestie économie. Il travailla ensuite à la réformation de son clergé, par des exhortations aussi tendres que solides, et en prescrivant des règles de conduite dont la fin était de faire mener à ses clercs une vie sainte et édifiante. Comment n'aurait-il pas réussi, puisqu'il pratiquait le premier ce qu'il recommandait aux autres ? À la vérité, quelques hommes indisciplinés, qui ne voulaient point entendre parler de réforme, voulurent le traverser; mais ils n'eurent point d'autorité pour empêcher le bien général.

Jean, après avoir renouvelé la face de son clergé, chercha les moyens de remédier aux abus qui s'étaient glissés parmi les simples fidèles. Celui de ces abus qui excita principalement son indignation fut l'excès et l'inconvenance des parures des femmes. Quelques-unes d'entre elles paraissaient avoir oublié que les habillements furent destinés, dans leur origine, à couvrir l'ignominie du péché, et qu'ainsi c'est renverser l'ordre que de faire servir à un orgueil criminel ce qui devrait être pour nous un motif de pénitence, de confusion et de larmes. Le saint s'éleva hautement contre ce désordre, et en parla avec tant de force, que plusieurs dames, touchés de ses discours, se convertirent, et renoncèrent absolument à l'usage de la pourpre, de la soie et des diamants.

Après avoir attaqué le luxe des vêtements, le pieux pontife déploya un zèle non moins vif contre un scandale plus intolérable encore, l'indécence des parures. Dans plusieurs de ses discours, il reproche avec véhémence leur crime aux femmes immodestes; et les poursuivant avec sa victorieuse logique jusque dans les derniers retranchements de leur meurtrière vanité : «Vous me répondez peut-être, dit-il, que vous n'avez jamais invité personne à pécher. Je veux que vous ne l'avez jamais fait par vos discours, mais votre voix n'eût-elle pas été mille fois moins dangereuse que ne l'ont été les dangereuses recherches de votre vanité ? Prétendriez-vous donc être innocentes, en faisant pécher les autres dans leur cœurs ? Vous tirez, vous aigüisez le fer meurtrier; vous portez le coup qui fait à l'âme une blessure mortelle... Dites-moi qui le monde condamne, qui les juges punissent ? Est-ce celui qui avale le poison, ou ceux qui le préparent et le présentent ? Vous avez préparé la coupe fatale, vous avez cotre présenté le breuvage de mort. je vois même dans votre crime un degré d'énormité qui ne se trouve point dans celui des empoisonneurs. Ils ne donnent la mort qu'au corps, et vous la donnez à l'âme, ce qui est infiniment plus énorme. Encore si les malheureux que vous séduisez étaient vos ennemis, si vous aviez reçu d'eux quelque injure, si quelque raison vous rendait une telle conduite nécessaire. mais non, un pitoyable amour-propre, vous vous faites un jeu de la mort spirituelle des âmes.»

Il eut la consolation d'abolir les scandales dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres, qui étaient, pour ainsi dire, entrés dans les mœurs publiques. Il bannit de Constantinople les jurements, comme il les avait autrefois bannis d'Antioche. Il convertit une multitude innombrable de païens et d'hérétiques. Il ramena au devoir les pécheurs les plus endurcis dans le crime : sa bonté pour eux devint même l'occasion de l'injuste censure des Novatiens, qui faisaient profession d'un rigorisme outré; mais le charitable pasteur n'en continua pas moins, avec la tendresse du plus compatissant des pères, d'exhorter à la pénitence ses enfants égarés. Il avait coutume de s'écrier en leur adressant la parole : «Fussiez-vous tombés mille fois dans le péché, venez à moi, et vous serez guéris.» Au reste, quand il s'agissait de maintenir la discipline, il était ferme et inébranlable, sachant éviter toutefois l'aigreur et la dureté. Il serait difficile d'exprimer le fruit merveilleux que produisaient ses discours parmi le peuple. Nous allons en citer un exemple.

Le mercredi de la semaine sainte de l'an 399, il survint un orage si violent, qu'on avait tout lieu de craindre la perte entière des fruits de la province. Le peuple consterné implora le secours du ciel. L'archevêque indiqua des prières publiques, et alla professionnellement avec son troupeau à l'église des apôtres, afin d'obtenir la délivrance du fléau, par l'intercession de saint Pierre, de saint André, de saint Paul et de saint Timothée; À la suite de ces prières, l'orage se calma.

Malheureusement le peuple oublia Dieu aussitôt que le danger eut disparu. Il assista le vendredi saint aux courses de chevaux, et le lendemain aux jeux du théâtre. L'archevêque en eut l'âme percée de douleur, et fit, le jour de Pâques, un discours d'une force singulière *contre les jeux et les spectacles du théâtre et du cirque*. Entraîné par la vivacité de son zèle, il entra brusquement en matière par ce début plein de véhémence : «Ciel ! qu'avons-nous vu ? qui pourrait retenir son indignation ? J'en appelle à vous-mêmes ! soyez vos propres juges !» Il répéta plusieurs fois cette exclamation, comme pour donner quelque soulagement à la douleur qui le suffoquait; il s'étendit ensuite sur la sainteté de notre foi, sur les bienfaits de Dieu, sur l'obligation indispensable où nous sommes de Le servir et sur le compte rigoureux que nous Lui rendrons de tous nos moments. «Ce qui me désole, ajouta-t-il, c'est que les coupables se prétendent innocents, après avoir donné la mort à leurs âmes et à celles de leurs enfants. Comment approcherez-vous désormais de la table sainte ? comment participerez-vous au Pain céleste ? Vous vois-je pénétrés de douleur et couverts de confusion ? À la vérité, quelques-uns d'entre vous baissent la tête. Hélas ! ce sont peut-être ceux qui n'ont point péché, et que l'aveuglement de leurs frères touche de compassion. Pourrais-je n'être pas accablé de tristesse, lorsque je considère les horribles ravages que fait le démon dans le troupeau confié à mes soins ? Ah ! si vous voulez vous joindre à moi, nous l'empêcherons de nuire, et nous rendrons ses efforts inutiles. Cherchons ceux qu'il a blessés, afin de les arracher de sa gueule infernale. Qu'on ne me dise pas que le nombre

de ces malheureux est petit; n'y en eût-il que dix, que cinq, que deux, qu'un seul, c'est toujours une grande perte. le bon pasteur laisse ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, et ne va les rejoindre que quand il a retrouvé celle qu'il avait perdue. Ne dites donc pas : Il n'y en a qu'un. Apprenez à connaître le prix d'une âme; c'est pour elle que toutes les choses visibles ont été faites; c'est pour elle que la loi a été donnée, que les miracles ont été opérées, que les mystères ont été accomplies; c'est pour elle que Dieu a porté l'amour jusqu'à ne pas épargner son propre Fils. Encore une fois, connaissez le prix d'une brebis, par le rançon qu'il a fallu payer pour la ramener au bercail. Si vos exhortations et les miennes sont inutiles, j'emploierai l'autorité dont Dieu m'a fait le dépositaire.»

Le saint, prenant alors le ton le plus solennel, déclara excommuniés tous ceux qui ne voudraient pas se convertir. À ces paroles, tout l'auditoire fut profondément ému; on versait des larmes, on se frappait la poitrine; on demandait grâce et miséricorde; toutes la ville consternée fit éclater les sentiments de la plus vive componction. Le cœur paternel de l'archevêque fut attendri; il renonça à la mesure de sévérité dont il avait, par esprit de charité, menacé ses ouailles; il anima, au contraire, le courage de ceux qui étaient rentrés en eux-mêmes, en donnant à leur conversion de justes éloges. Une conduite aussi pleine de zèle et de bonté produisit les plus heureux effets. Les personnes les plus passionnées pour le théâtre et pour les jeux du cirque renoncèrent entièrement à ces écoles du démon.

Quoique la sollicitude pastorale de notre saint embrassât indistinctement tous ceux qui composaient son troupeau, il se sentait pourtant une sorte de prédilection pour une communauté de vierges consacrées à Dieu dans la solitude. Le motif de cette prédilection était fondé sur ce qu'il connaissait toute la gloire que Dieu reçoit d'une seule âme qui marche dans les voies de la perfection. Nous trouvons dans ses ouvrages une description de la manière de vivre de ces saintes vierges. Elles allaient nu-pieds, portaient le cilice, et n'avaient d'autre lit qu'une natte étendue sur la terre. Elles ne vivaient que de légumes et d'herbes, ne se permettaient point l'usage du pain. Elles ne mangeaient qu'une fois le jour; encore ne prenaient-elles ce repas que le soir. Leur amour pour la prière était si ardent, qu'elles y consacraient une bonne partie de la nuit. En un mot, tous leurs moments étaient partagés entre l'oraison, le travail des mains et le service des malades de leur sexe. Elle avaient pour mère spirituelle sainte Nicarète, que l'Église honore le 27 décembre.

Jean regardait les veuves comme des personnes destinées par état à mener une vie pénitente et retirée; aussi ne cessait-il, conformément à la doctrine de l'Apôtre, de les exhorter à correspondre avec fidélité à la grâce de leur vocation. Parmi celles qui se consacrèrent à Dieu sous la conduite d'un si grand maître, on comptait Olympiade, Salvine, Procule, Pantadie, toutes quatre distinguées par leur naissance. La dernière, veuve de Timase, premier ministre de l'empereur, fut faite diaconesse, de l'Église de Constantinople. Olympiade se chargea du soin de pouvoir à la nourriture du saint archevêque, en lui fournissant tout ce dont il pouvait avoir besoin. On juge bien qu'un pasteur, qui parlait avec tant de force contre la somptuosité des festins, ne démentait pas ses paroles par ses actions. Il mangeait souvent seul. Son ordinaire était d'ailleurs si frugal et si pauvre, que peu de personnes auraient voulu manger avec lui : par-là, il ménageait le temps et la dépense. Il avait cependant une table décentement servie pour les étrangers, dans une maison voisine de la sienne. Ses revenus étaient employés aux besoins des pauvres. Ce fut encore pour les soulager qu'il se dépouilla du riche ameublement que lui avait laissé Nectaire, et qu'une autre fois, dans une grande cherté, il fit vendre une partie des vases sacrés. Non content d'avoir fondé plusieurs hôpitaux, dont l'un était auprès de la principale église, il en établit encore deux autres en faveur des étrangers. Cet amour qu'il avait pour les pauvres était depuis longtemps gravé dans son cœur. Antioche l'avait vu donner son patrimoine aux membres souffrants de Jésus Christ; e ses aumônes furent en tout temps si abondantes, qu'elles lui méritèrent le surnom de *Jean l'Aumônier*.

Un tel pasteur n'avait garde de négliger les besoins spirituels de son troupeau. Il regardait son diocèse comme un vaste hôpital rempli de sourds et d'aveugles d'autant plus à plaindre qu'ils aimaient leur état : il en voyait plusieurs marcher sur le bord de l'abîme, et un grand nombre tomber chaque jour dans cet étang de feu qui ne s'éteindra

jamais. Sans cesse il tâchait, et par ses larmes, et par ses prières, de leur rendre propice le Dieu des miséricordes. Il s'appliquait avec une ardeur infatigable à guérir leurs maladies; et lorsqu'il s'agissait de voler à leur secours ou de prévenir leurs chutes, il ne craignait ni les dangers, ni la mort même avec son appareil le plus terrible. Sa sollicitude franchissait les bornes de son diocèse, et s'étendait jusqu'aux régions les plus reculées. Il envoya deux évêques pour instruire, l'un les Goths, et l'autre les Scythes vagabonds, appelés Nomades. La Palestine, la Perse et plusieurs autres contrées ressentirent aussi les heureuses influences de son zèle.

L'année 399 fut signalée par la disgrâce d'Eutrope, premier ministre et favori d'Arcadius. Cet eunuque, quoique esclave d'origine, eut le secret de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur. En l'an 395, il succéda au traître Rufin dans la place de premier ministre, et fut élevé à la dignité de consul. Son crédit parvint à un tel point, qu'on lui érigea des statues d'or dans plusieurs endroits de Constantinople. Tant d'honneurs provoquèrent en lui un orgueil insupportable : ce vice, joint à une ambition démesurée et à une avarice insatiable, le rendit encore plus odieux que son prédécesseur. Les avis d'un Chrysostome même ne firent que l'aigrir. Il n'écoutait que les discours empoisonnés des flatteurs, qui, en fournissant sans cesse un nouveau aliment à ses passions, les enflammaient de plus en plus. Cependant l'empire retentissait partout de cris d'indignation; Eutrope seul ne les entendit point, ou plutôt ne les entendit que quand le précipice où il allait tomber fut entièrement creusé.

Il avait un ennemi redoutable dans la personne de Gaïnas, commandant des Goths attachés au service de l'empire. Cet officier épiait le moment de venger un affront que le tribun Trigibilde son parent, avait reçu d'Eutrope. L'impératrice Eudoxie ne haïssait pas moins le premier ministre; et sa haine ne connut plus de bornes lorsqu'elle s'en vit indignement insulté. Elle courut à l'empereur, avec ses deux enfants dans les bras, afin d'implorer sa justice contre un sujet insolent.

Ainsi pressé, le faible Arcadius consentit à signer la condamnation de son favori. Aussitôt tout le prestige de la grandeur disparut, et les acclamations qui naguère portaient aux nuées le mérite et la fortune du favori, se chargèrent en clameurs qui lui reprochaient ses crimes et voulaient hâter le moment de son exécution. À cette heure de détresse et de désespoir, son seul refuge fut cette même Église qu'il avait persécutée, et l'asile de ces mêmes autels qu'il voulait abolir. Saint Chrysostome le reçut avec la charité d'un chrétien et la tendresse d'un père. Le jour suivant, lorsqu'on connut la disgrâce d'Eutrope et le lieu de sa retraite, le peuple, même en foule avec les soldats furieux, se précipita vers la cathédrale de Sainte-Sophie, voulant enlever et punir le ministre disgracié. Le moment était critique. Saint Chrysostome, insensible au danger et n'écoutant que la voix de la charité, se fraie à travers la foule furieuse un passage jusqu'à l'endroit où, pâle et tremblante, la victime de l'indignation publique tenait embrassé l'autel protecteur. Là, l'orateur monte en chaire, et se rend maître de la multitude par une éloquence soudaine et inspirée.

«Si jamais l'on a dû s'écrier : *Vanité des vanités, et tout est vanité*, c'est sans doute aujourd'hui. Qu'est devenu le faste du consulat ? Où sont ces marques d'honneurs et de distinction ? Et cet appareil des festins et des jours de fête ? Où sont ces chœurs de musiciens et de danseuses, ces tapis précieux et ces couronnes ? Où est cette agitation de toute la ville, ces applaudissements du cirque, ces acclamations des spectateurs prodiguées par la flatterie ? Tout s'est évanoui jusque dans ses fondements, s'est vu dépouillé de toutes ses feuilles, et ne montre plus que des rameaux nus et arides. La violence de la tempête a été si grande, que le trône même a éprouvé de rudes secousses, et que l'arbre est menacé d'être arraché de la terre. Où donc est maintenant cette foule de faux amis. Où ces repas animés par la joie et ce nombreux essaim de parasites ? Où ces vins exquis versés avec abondance et ces apprêts d'une table recherchée ? Que sont devenus ces hommes attachés à la fortune, dont toutes les paroles et toutes les actions ne tendaient qu'à plaire ? Tout cela n'était qu'un songe de la nuit qui s'est évanoui dès l'aurore; ce n'étaient que des fleurs du printemps qui se sont desséchées et qui n'ont vu qu'un matin; c'était une ombre qui a disparu, une vaine fumée qui s'est dissipée, une vapeur légère qui s'est exhalée, une vile poussière que le vent a emportée. Aussi ne nous laissons-nous jamais de répéter ces paroles de l'Esprit

saint : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*. Il faudrait que ces paroles fussent écrites partout, dans la place publique, dans les carrefours, sur les murs et sur les portes de nos maisons, sur nos vêtements, mais surtout qu'elles fussent gravées dans tous les cœurs, et qu'on les méditât sans cesse. Oui, puisque les fausses apparences des choses, puisque des masques vains et trompeurs sont, aux yeux de presque tous les hommes, des objets réels et solides, il faudrait que tous les jours, à tous les repas, dans toutes les assemblées, on répêât et on entendit ces paroles : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*.

Ne vous disais-je pas, Eutrope, ne vous répêtais-je pas continuellement que les richesses ne sont que des esclaves fugitifs ? Et vous ne vouliez pas me croire. L'expérience vous a éclairé et ne vous a que trop appris que les richesses ne sont pas seulement des esclaves fugitifs, mais qu'elles sont homicides et meurtrières, puisqu'elles vous font craindre et trembler pour vos jours ? Ne vous disais-je pas, lorsque vous vous offensiez de ma sincérité, que je vous aimais plus que vos flatteurs, que moi, qui vous faisais des reproches, j'étais plus votre ami que ceux qui vous prodiguaient de faux éloges ? N'ajoutais-je pas que *les blessures des amis sont plus salutaires que les caresses des ennemis* ? Si vous aviez souffert mes blessures, leurs caresses ne vous auraient pas porté un coup mortel. Mes blessures donnent la santé, leurs caresses font une plaie incurable. Où sont maintenant, où sont ces hommes qui vous versaient le vin à pleins bords, qui faisaient écarter le peuple devant vous dans la place publique, qui partout publiaient vos louanges ? Ils ont pris la fuite, ils ont renoncé à votre amitié, ils cherchent leur sûreté dans vos périls. Notre conduite est bien différente. Nous avons souffert vos emportements dans votre élévation, et dans votre chute nous vous soutenons, nous vous défendons de tout notre pouvoir. L'Église, à qui vous avez fait la guerre, vous ouvre un asile et vous reçoit dans son sein. Les théâtres, dont vous recherchiez les applaudissements, les théâtres, qui nous attirent si souvent votre indignation, vous ont abandonné et trahi. Nous ne cessons cependant de vous dire : Que faites-vous ? Vous vous déchaînez contre l'Église, vous vous précipitez vous-même. Tous nos avis ont été inutiles. Cependant les cirques, pour lesquels vous avez épuisé vos trésors, se sont armés contre vous; tandis que l'Église, persécutée par vous injustement, s'empresse de vous tirer de l'abîme où vous êtes plongé.

Je parle ainsi, non pour insulter à un malheureux étendu sur la terre, mais pour affermir ceux qui sont encore debout; non pour envenimer les plaies d'un homme blessé, mais pour garantir de pareils malheurs ceux qui n'ont reçu aucune blessure; non pour enfoncer dans les flots celui qui a fait naufrage, mais pour instruire ceux qui naviguent heureusement, de peur qu'ils ne soient exposés à être submergés. Et quel est le moyen de nous mettre à l'abri des disgrâces ? C'est de nous bien convaincre de l'instabilité des grandeurs humaines. Si cet homme dans la faveur eût craint une révolution, il n'en éprouverait pas aujourd'hui les fatales conséquences. Mais puisque les conseils des siens et des étrangers n'ont pu le rendre sage, vous du moins profitez de son désastre. Rien de plus fragile que les choses humaines, et, quelque expression qu'on emploie pour désigner leur néant, elle est toujours au-dessous de la réalité. Herbe des prés, fleur du printemps, fumée, songe, aucun terme ne peut exprimer tout le vide des biens de ce monde, plus néant que le néant même. Et non seulement ces biens sont frivoles, ils sont funestes, et nous en avons sous les yeux une preuve évidente. Qui jamais fut plus élevé que cet homme ? ne surpassait-il pas tous les hommes en richesses et en honneurs ? N'était-il pas redouté de tout l'empire ? Et voilà qu'il est devenu plus misérable que les plus vils esclaves, plus tremblant que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots, plus dénué que les pauvres qui meurent de faim. Il voit sans cesse des épées dirigées contre lui. Il voit les supplices, les bourreaux, les tourments et la mort. Son ancienne prospérité n'est plus même pour lui un souvenir; on croirait qu'elle n'a jamais existé. Il ne jouit pas des rayons du soleil; ses yeux sont obscurcis au milieu de la lumière du jour, comme dans une nuit profonde. Mais en vain nous efforçons-nous de représenter par des paroles tout le malheur d'un homme qui à chaque instant attend la mort; qu'est-il besoin d'avoir recours à des paroles, quand lui-même nous a offert un tableau si frappant de sa misère ? Vous en fûtes témoins, hier, lorsqu'on vint du palais pour l'arracher à cet asile, et qu'il courut aux vases sacrés pour les embrasser; la pâleur de la mort était peint sur

son visage, tout son corps frissonnait et tremblait, sa voix était entrecoupée, sa langue ne pouvait pas articuler; la crainte avait englouti tous ses sens et l'avait rendu comme stupide. Ce n'est pas pour lui reprocher sa disgrâce ni pour y insulter, que je rappelle ces circonstances, mais pour toucher vos cœurs, pour vous amener à la compassion, et vous persuader qu'il n'est déjà que trop puni.

Il en est plusieurs parmi vous assez cruels, assez impitoyables pour nous reprocher même de lui avoir donné un asile dans ce temple. C'est pour fléchir leur âme, c'est pour les adoucir que je leur peins ses malheurs. Et pourquoi, je vous prie, seriez-vous indignés ? Est-ce parce que celui qui a fait une guerre continuelle à l'Église y trouve un refuge ? Mais on doit remercier Dieu de ce qu'il a réduit ce ennemi formidable à reconnaître lui-même la puissance de l'Église et sa clémence. Sa puissance, puisque les persécutions qu'il a suscitées l'ont abattu. Sa clémence, puisqu'elle couvre maintenant d'un bouclier son persécuteur, qu'elle le cache à l'ombre de ses ailes, le tient à l'abri de toute violence, et que sans songer aux maux qu'il lui a faites, elle lui ouvre son sein avec tendresse : action plus honorable que tous les triomphes, victoire éclatante qui confond les Juifs et les Gentils. Épargner un ennemi qui a recours à elle, lui montrer un visage serein, s'empresse seule de le recevoir quand tout le monde l'abandonne, le couvrir de son vêtement comme une tendre mère, le protéger contre la colère du prince, contre les emportements du peuple, contra la haine publique, quoi de plus grand et de plus généreux ! C'est là vraiment l'honneur et la gloire de l'autel. Mais quelle gloire, direz-vous, d'être touché et embrassé par un tel coupable, par un déprédateur public et un concussionnaire ? Eh quoi ? Une femme chargée de crimes n'a-t-elle pas touché le pied de Jésus ? Et, loin d'en faire un reproche à ce Dieu Sauveur, ne doit-on pas l'en admirer davantage, et célébrer sa Bonté infinie ? Ne songeons pas, ô mon frère, à nous venger, puisque nous sommes disciples de Jésus Christ, qui disait, attaché à la croix : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Mais, direz-vous, cet homme lui-même a par ses lois fermé cet asile. Mais il vient lui-même abroger ces lois, il vient lui-même en proclamer l'injustice. Prosterné au pied de l'autel, exposé aux yeux de tous, il instruit tous les hommes dans son silence, et leur dit hautement : Craignez de vous livrer aux mêmes excès, si vous ne voulez pas tomber dans la même infortune. Son malheur est une grande leçon; et l'autel ne fut jamais plus éclatant, jamais il ne fut plus redoutable que depuis qu'il tient ce lien enchaîné. Ainsi, ce qui à nos yeux rehausse l'image d'un prince, ce n'est pas son trône, ni sa pourpre, ni son diadème, mais ce sont les barbares étendus à ses pieds, les mains liées derrière le dos et la tête tristement penchée vers la terre. Vous prouvez vous-même, par votre empressement à accourir dans ce temple, que ce malheureux n'a pas besoin de paroles touchantes pour nous instruire. Sa personne seule est pour nous en ce jour un grand spectacle. Aussi tous les fidèles se rassemblent-ils à l'envie, et je vois ici un peuple aussi nombreux qu'aux solennités de Pâques, tant la disgrâce seule de cet homme nous invite tous et nous appelle d'une voix plus forte et plus éclatante que le son de la trompette. Désertant la place publique, abandonnant vos maisons, hommes et femmes, vous accourez tous pour voir la faiblesse humaine confondue, la fragilité des choses de ce monde dévoilée, et cette figure hier si brillante réduite aujourd'hui à sa difformité naturelle. Oui, telle est la prospérité ouvrage de l'injustice, que le malheur, comme une éponge, effaçant toutes les couleurs étrangères, ne laisse plus paraître qu'un visage hideux et toutes les rides de la vieillesse : telle est l'infortune, qu'elle montre le plus abject des hommes dans celui qui, par son état, éblouissait tous les yeux. Quelle leçon salutaire que ce changement de fortune ! Le riche voit précipité du faite de la grandeur celui qui faisait trembler toute la terre. Il le voit humilié, aussi timide que le plus timide des animaux, attaché, en chaîné à cette colonne par la crainte et l'effroi. Instruit et frappé par cet exemple, il réprime son orgueil, dépose sa fierté, il se retire convaincu de la vérité de ces paroles du prophète Isaïe : *Tous les mortels sont comme l'herbe des champs: toute la gloire de l'homme est comme la fleur; l'herbe sèche, et la fleur tombe.*

Le pauvre entre-t-il ici ? Il reçoit également une leçon salutaire. Consolé par cet exemple éclatant des vicissitudes humaines, loin de se mépriser lui-même, loin de gémir son son indigence, il rend grâce à la pauvreté d'être pour lui un port tranquille, un asile sûr, une citadelle inaccessible; il aimerait mieux rester dans sa situation présente que de

posséder un instant les biens de ce monde, pour se trouver ensuite exposé à perdre la vie. Vous voyez quelle insigne leçon procure aux riches et aux pauvres, aux personnes libres comme aux esclaves, le refuge que cet homme est venu chercher aux pieds des autels. Vous voyez comme chacun trouve ici un remède et se retire guéri par ce seul spectacle.

Et maintenant, ai-je réussi à toucher vos cœurs, à en bannir tout mouvement d'indignation, à y étouffer tout sentiment de dureté ? Vous ai-je enfin amenés à la compassion ? Oui, sans doute, et j'en ai pour garants l'affliction dont vos traits sont empreints et les larmes abondantes qui coulent de vos yeux. Puis donc que la pierre dure est devenue un champ gras et fertile, produisons des fruits de miséricorde, prince, ou plutôt invoquons le Dieu de bonté, prions-Le d'amollir Lui-même l'âme du prince, et rendre son cœur sensible pour qu'il nous accorde une grâce entière. Nous voyons déjà que, du jour où ce malheureux s'est réfugié dans le temple, il s'est opéré un grand changement. Lorsque les soldats se présentèrent à l'empereur, animés par les excès du coupable et demandant son supplice, le prince, instruit les adoucir. Il leur représenta qu'ils ne devaient pas considérer les fautes de celui contre lequel ils étaient justement indignés, mais ce qu'il avait pu faire de bien. «Je lui sais gré, disait-il, de ses bonnes actions, et je lui pardonne les autres comme une conséquence de la faiblesse humaine.» Et comme ils le pressaient toujours de venger la majesté impériale outragée, qu'ils jetaient des cris, s'élançaient de terre, agitaient leurs piques, s'obstinaient à demander la mort du criminel, alors le prince très clément, versant un torrent de larmes, et leur parlant de la Table sainte que cet homme avait choisie pour asile, il parvint enfin à les apaiser.

Il ne reste maintenant qu'à nous changer nous-mêmes à son égard. Eh ! quelle excuse auriez-vous si, lorsque l'empereur outragé oublie les injures qui lui ont été faites, vous montriez un ressentiment implacable, vous qui n'avez pas été attaqués directement ? Pourrez-vous donc, au sortir de cette assemblée, participer aux saints mystères ? Pourrez-vous demander à Dieu qu'Il *vous pardonne comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés* ? pourrez-vous prononcer la prière que le Seigneur nous fait dire, si vous demandez la punition de celui qui vous a offensés ? Il a commis de grands crimes, il s'est permis de grands excès, nous n'en disconvenons pas; mais c'est aujourd'hui le temps de la clémence, et non celui de la rigueur; c'est le temps de la bonté, et non celui de la justice; c'est l'heure de la compassion et de la miséricorde, et non l'heure du jugement et de la condamnation. Ne nous livrons donc pas aux mouvements de la haine; mais prions le Dieu bon de prolonger la vie du coupable, de l'arracher au supplice dont il est menacé, afin qu'il puisse réparer ses fautes. Implorons tous pour l'Église et pour l'autel un empereur plein de clémence : conjurons-le d'accorder à la table sainte la grâce d'un seul homme. Si nous agissons ainsi, le prince applaudira à notre conduite, Dieu l'approuvera avant le prince et récompensera abondamment cet acte de douceur. Autant il hait et abhorre l'homme dur et cruel, autant Il aime et chérit celui qui est doux et humain. Si c'est un juste, il lui prépare des couronnes plus brillantes. Si c'est un pécheur, il oublie ses fautes, et c'est la récompense dont il paie sa tendresse pour son frère. «Je veux la miséricorde, dit-Il, et non le sacrifice.» Enfin, vous voyez par toute l'Écriture qu'Il demande toujours la miséricorde, qu'Il la représente comme un moyen de racheter ses péchés. C'est ainsi que nous-mêmes nous nous rendons Dieu propice, que nous rachèterons nos péchés, que nous mériterons des louanges d'un prince clément, et les applaudissements de tout le peuple. C'est ainsi que la douceur et la modération de notre ville seront admirées jusqu'aux extrémités de la terre, et que notre action sera célébrée par tous les peuples auxquels elle parviendra. Si donc nous voulons jouir de ces grands avantages, allons nous jeter aux pieds de l'empereur; implorons-le, conjurons-le; arrachons au péril un malheureux captif, notre suppliant, afin que nous obtenions nous-mêmes les biens à venir par la Grâce et la Bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui soient la gloire et le règne, maintenant et dans tous les siècles. Amen.»

Ce discours arracha des larmes à tous les auditeurs. Les esprits se calmèrent, et al paix parut rétablie.

Quelques jours après, Eutrope sortit de l'enceinte de l'église, pour se sauver secrètement de Constantinople; mais il fut arrêté, et relégué dans l'île de Chypre. Gaïnas trouva le moyen de le faire rappeler au bout de quelques mois, et de le faire condamner à perdre la tête, comme coupable de trahison. Il sut encore extorquer de l'empereur l'injuste condamnation d'Aurélien et de Saturnin, deux des principaux seigneurs de la cour. L'arrêt de leur mort était déjà porté, et c'en était fait de leur vie, si le saint archevêque n'eût obtenu, à force de sollicitations, qu'ils seraient seulement bannis. Leur exil fut court, et ils furent rappelés peu de temps après.

Cependant Gaïnas devenait de jour en jour plus insolent. Enhardi par la faiblesse de l'empereur, il se fit donner le commandement de toutes les troupes. Fier de son crédit, il se flatta de pouvoirs désormais tout entreprendre. Ce fut dans cette pensée qu'il demanda une église pour les Ariens. Le saint archevêque, toujours inflexible lorsqu'il s'agissait de son devoir, osa la lui refuser; et lorsque le même Gaïnas, après sa révolte, eut mis le siège devant la capitale, Jean alla le trouver, et lui parla avec une fermeté vraiment épiscopale. Cette généreuse démarche produisit un heureux effet; Gaïnas se retira avec ses troupes.

Cependant le traître ne porta pas loin la peine de son crime; il fut d'abord défait en passant l'Hellespont, ensuite massacré par les Huns, chez lesquels il s'était enfui avec les débris de son armée. Ceci arriva l'an 400 de Jésus Christ.

La même année, notre saint tint à Constantinople un concile, où Antonin, archevêque d'Ephèse, fut accusé de plusieurs crimes, entre autres de simonie, par un de ses suffragants. Les chefs d'accusation étant très graves, on ne pouvait prendre trop de mesures pour s'informer exactement des faits. Ce fut ce qui engagea l'archevêque de Constantinople à se transporter sur les lieux, comme il en avait été prié par le peuple et le clergé d'Ephèse. Il partit sans avoir égard ni à la rigueur de la saison, ni au mauvais état de sa santé. Il y eut plusieurs synodes tenus tant à Ephèse que dans les villes voisines. Antonin, convaincu de simonie, y fut déposé, ainsi que quelques autres évêques d'Asie, de Lycie et de Phrygie.

L'affaire des évêques simoniaques étant terminée, le saint ne pensa plus qu'à repartir pour Constantinople. Il y arriva après la fête de Pâques de l'an 401 : il avait été cent jours absent. Dès le lendemain, il monta en chaire pour témoigner aux fidèles combien il était charmé de les revoir. «Non, leur disait-il, il n'y a point de joie semblable à la mienne, lorsque je me vois réuni à vous tous. Elle embrasse par son étendue, celle que mon retour cause à chacun de vous; car ne faites-vous pas ma couronne et ma gloire ? À qui pourrais-je mieux comparer mon troupeau, qu'à un jardin planté d'arbres fleuris ? Si, par hasard, il s'en trouvait qui ne portassent point de fruit, je n'épargnerai ni soin ni peines pour en améliorer la nature, et pour les rendre fertiles; et en agissant de la sorte, je ne ferai que remplir des devoirs de la justice. Eh ! ne suis-je pas l'esclave de vous tous ? Mais, ô aimable esclavage qui fait toutes mes délices. Ne vous imaginez pas que je vous aie présents à mon esprit. Je n'ai cessé d'offrir à Dieu mes prières pour votre avantage spirituel et temporel.»

Il ne restait plus à notre saint qu'à glorifier Dieu par ses souffrances; et pour peu que nous examinions les choses avec les yeux de la foi, il nous paraîtra plus grand dans les persécutions qu'il eut à essuyer, que dans toutes les autres circonstances de sa vie; voyons-le donc victime des passions de ses ennemis.

Le premier qui se déclara ouvertement contre lui fut Sévérien, évêque de Gabales, en Syrie. Son procédé renfermait d'autant plus d'indignité, que c'était à lui que le soin de l'église de Constantinople avait été confié durant l'absence de notre saint. Ce prélat, qui s'était acquis de la célébrité par ses prédicateurs, avait trouvé le moyen de se rendre agréable à l'impératrice Eudoxie : c'était un politique qui ne faisait servir ses talents qu'à gagner l'estime de la cour et du peuple. Ne cherchant que l'occasion d'indisposer les esprits contre le pasteur légitime, il osa prêcher contre lui dans l'église de Constantinople; mais l'arrivée du saint archevêque eut bientôt effacé les impressions qu'avaient pu faire les discours de Sévérien, qui fut ignominieusement chassé de la capitale. Jean oublia tous les torts de l'évêque de Gabales, et dans un beau discours qu'il fit sur la paix que Jésus Christ est venu apporter sur la terre, il pria son peuple de lui pardonner.

Notre saint avait un autre ennemi dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie. Les anciens auteurs nous peignent ce prélat comme un homme vain, jaloux, dissimulé et impérieux. Ces vices souillèrent le zèle qu'il montra contre les Anthropomorphites, et ternirent l'éclat des vertus qu'il pouvait avoir d'ailleurs. Il avait chassé de leur solitude quatre abbés de Nitrie, appelés les *grands Frères*, pour cause d'origénisme. Ils n'en étaient que légèrement soupçonnés, selon Pallade; mais saint Jérôme prétend qu'ils en étaient véritablement coupables. Quoi qu'il en soit, l'archevêque de Constantinople les admit à la communion, après toutefois qu'il eut fait juridiquement leur apologie. Théophile en fut vivement piqué, et résolut de s'en venger. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Comme l'impératrice Eudoxie fut le mobile secret de tous les complots qui se tramèrent contre notre saint, il convient de donner une idée de son caractère. Cette princesse, depuis la chute d'Eutrope, gouvernait despotiquement son mari et l'empire. Elle était, au rapport de l'historien Zozime, d'une avarice insatiable; ses injustices et ses rapines ne connaissaient point de bornes. Elle avait rempli la cour de délateurs, qui s'emparaient du bien des riches après leur mort, au préjudice des enfants ou des autres héritiers légitimes. Le saint pasteur gémissait de tous ces abus, et personne n'ignorait quelle était sa façon de penser. Un jour qu'il prêchait contre la vanité ridicule des femmes dans leurs parures, quelques personnes mal intentionnées firent l'application de son discours à l'impératrice. On ne manqua pas d'avertir cette princesse de l'affront prétendu quelle venait de recevoir, et de souffler dans son cœur le feu de la vengeance. Sévérien fut un des plus ardents à décrier l'archevêque. Eudoxie résolut aussitôt de le faire déposer : elle manda donc Théophile, dans la persuasion que personne ne serait plus propre que lui à seconder ses vues. Elle ne se trompa point. Théophile partit avec joie pour Constantinople, où il arriva un mois de juin de l'an 403, avec plusieurs évêques d'Égypte, qui lui étaient entièrement dévoués : il ne voulut point communiquer avec l'archevêque, pas même le voir. Assuré des sentiments de trente-six évêques, il les fit assembler dans une des églises de Chalcedoine. Ces prélats donnèrent à leur conciliabule le nom de Synode du Chêne. On y accusa notre saint d'avoir déposé un diacre qui avait frappé son valet; d'avoir dit des paroles outrageantes à plusieurs de ses clercs; d'avoir ordonné des prêtres dans sa chapelle domestique contre l'usage ordinaire; d'avoir vendu des meubles appartenant à l'église et d'en avoir dissipé les revenus; d'avoir communié des personnes qui n'étaient point à jeun; d'avoir déposé des évêques qui n'étaient

point du district de sa province. Il n'y avait dans toutes ces accusations rien que de faux ou de frivole. On cita le saint, qui, de son côté, avait fait assembler quarante évêques à Constantinople : Jean refusa de comparaître devant Théophile et son synode, alléguant pour raison de son refus, qu'on avait visiblement enfreint les règles portées par les canons. L'esprit de cabale l'emporta, et l'on prononça contre lui une sentence de déposition. Elle fut envoyée à l'empereur, auprès duquel on accusait encore le saint d'avoir traité l'impératrice de Jézabel; mais, au rapport de Pallade, c'était une pure calomnie. Arcadius prévenu donna aussitôt un ordre pour l'exil de l'archevêque.

Le saint, avant son départ, dit adieu à son troupeau par un discours des plus touchants. «Une, tempête violente, dit-il, m'environne de toutes parts, mais je ne crains rien, parce que je suis sur un rocher inébranlable. La fureur des vagues ne pourra submerger le vaisseau de Jésus Christ. La mort n'est pas capable de m'effrayer, elle est un gain pour moi. Redouterais-je l'exil ? toute la terre est au Seigneur. Appréhenderais-je la perte des biens ? je suis entré nu dans le monde, et j'en sortirai dans le même état. Je méprise les menaces et les caresses du monde; je ne désire de vivre que pour vous être utile. Jésus Christ est avec moi; qui pourrai-je craindre ? Oui, je le répète, en vain suis-je assailli d'un violent orage, en vain suis-je, en butte à la fureur des princes, tout cela me paraît plus méprisable qu'une vile toile d'araignée ... Je ne cesse de dire : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse. Je ferai et souffrirai avec joie, non pas ce que telle ou telle créature voudra, mais ce qu'il vous plaira d'ordonner. Je trouve dans cette disposition de mon cœur une solide consolation, une ferme ressource. Encore une fois, si telle est la Volonté de Dieu, qu'elle soit faite. En quelque lieu qu'Il veuille que je sois, je Lui en rends grâces.»

Cependant trois jours s'étaient écoulés depuis l'injuste condamnation du saint archevêque, et il n'était point encore parti pour le lieu de son exil, parce que le peuple s'y opposait. Enfin, pressé par les ordres réitérés de l'empereur, il prit de sages mesures pour prévenir la sédition dont la ville était menacée, et il alla se remettre, à l'insu du peuple, entre les mains du comte, chargé de le conduire à Prénète en Bithynie. Ses ennemis placèrent aussitôt des gardes dans tous les quartiers de Constantinople. Sévérien monta en chaire, dans le dessein de prouver qu'il avait été justement déposé; mais il fut interrompu par les clameurs confuses du peuple, qui demandait tout d'une voix le rétablissement de son pasteur. Quelques-uns s'écriaient, que le soleil soit effacé du ciel plutôt que la bouche de Jean ne soit pour nous silencieuse. D'autres, en versant des larmes, lui demandaient une dernière bénédiction. Cette foule éplorée semblait un cortège funèbre. Plus le peuple avait conscience de sa dégradation politique, plus il s'était attaché à ce grand homme, comme au défenseur de ses droits naturels. Sa vie simple et austère lui donnait un caractère sacré, et la sincérité avec laquelle il censurait également et le riche et le pauvre, prouvait la fermeté de son âme inaccessible à la flatterie comme à la crainte.

Deux ou trois jours après le départ de Chrysostome, une secousse de tremblement de terre se fit sentir à Constantinople. Le peuple, encore ému de la perte qu'il venait de faire, déclara hautement que c'était un signe de la colère du Ciel contre les fidèles qui avaient souffert qu'on le leur ravît. Les clameurs s'accrurent. Arcadius fut effrayé; l'impératrice, plus clairvoyante, lui dit : «Nous ne pouvons conserver l'empire, si nous ne rappelons Jean.» Elle écrivit aussitôt à Chrysostome, l'invitant, dans les termes les plus affables, à revenir à Constantinople, et rejetant tout le blâme de cette affaire sur ses ennemis, dont elle connaissait maintenant et déplorait les machinations. Le Bosphore fut bientôt couvert de vaisseaux qui, pour fêter sa bienvenue, allaient au-devant de lui. Dès qu'il eut débarqué, il demanda l'autorisation de rester dans les faubourgs de la ville, et de ne pas reprendre l'épiscopat, jusqu'à ce qu'il eût été acquitté et déchargé des accusations portées contre lui par un concile plus nombreux que celui qui l'avait condamné. Mais comment maîtriser les sentiments du peuple ? Une centaine d'hommes l'entourèrent, tenant des torches allumées, et, au milieu des éclats d'une pieuse joie, le conduisirent à son église et insistèrent pour qu'il montât en chaire et qu'il les édifiât de sa divine éloquence qui leur semblait toujours avoir un nouveau charme.

Il adressa à son peuple des paroles pleines d'une tendresse paternelle.

«Que dirai-je ?... par où commencerai-je ?... Dieu soit béni. C'est là ce que je disais en partant; c'est là ce que je dis à mon retour; ou plutôt je n'ai cessé de le d'ire dans mon exil. Rappelez-vous que j'ai cité l'exemple de Job : *Que le Nom du Seigneur, disais-je, soit béni dans tous les siècles.* C'est avec ces paroles que je vous ai fait mes adieux, c'est avec ces paroles que je sanctifie mon retour. Que le Nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles. Les circonstances n'ont pas toujours été les mêmes, mais j'ai toujours glorifié de même le Seigneur. Je le bénissais à mon départ, je le bénis à mon retour. Les circonstances ont changé, mais l'hiver et l'été n'ont qu'une même fin, la fertilité de champs. Dieu soit béni, qui a permis que je partisse; Dieu soit béni, qui veut que je revienne; Dieu soit béni qui a permis la tempête; Dieu soit béni, qui a apaisé l'orage et ramené le calme. En parlant ainsi, je veux vous apprendre, à bénir Dieu. Vous est-il arrivé un événement favorable, bénissez, Dieu, et vous maintiendrez votre bonheur. Vous est-il survenu un événement contraire, bénissez Dieu y et vous ferez cesser vos disgrâces. Job rendait grâces au Seigneur étant riche, il le glorifia lorsqu'il fut devenu pauvre. Dans le premier état, il ne s'était point permis d'abuser de sa puissance; dans le second, il ne se permit point de blasphémer Dieu. Les circonstances étaient différentes, les sentiments étaient les mêmes. C'est ainsi que le pilote, conservant toujours la même vigilance et la même fermeté, ne se relâche pas dans le calme, comme il ne se laisse pas abattre dans la tempête. Dieu soit béni, et lorsque j'ai été séparé de vous, et lorsque nous sommes réunis; l'un et l'autre est l'œuvre de la même Providence. J'ai été séparé à vous de corps, mais non de cœur. Voulez-vous tout ce qu'ont opéré les persécutions de nos ennemis ? Ils n'ont fait que ranimer le zèle des peuples et enflammer leur amour; ils m'ont procuré de toutes parts des témoignages de bienveillance. Auparavant j'étais chéri des miens; maintenant je suis respecté des Juifs.

Ils ont voulu me séparer des miens, et ils m'ont obtenu l'attachement des étrangers. Mais ce n'est pas à eux que j'en sais gré; c'est la Bonté du Seigneur qui a fait servir leur méchanceté à la gloire de son serviteur. Les Juifs ont crucifié Jésus; et toute la terre a été sauvée. Ce n'est pas aux Juifs que je sais gré de mon salut, mais à Jésus qu'ils ont crucifié. Que nos ennemis voient les choses du même œil que Dieu; qu'ils voient quelle paix leurs persécutions ont fait naître, quelle gloire elles nous ont procurée. Auparavant l'église seule était remplie, maintenant la place publique est devenue une église. Le même chef a toujours régi les membres. On n'a pu interrompre vos assemblées; vous étiez tous dans le silence, tous dans la componction. Les uns chantaient des psaumes, les autres applaudissaient à leurs chants. On célèbre aujourd'hui les jeux publics; et personne n'y assiste, tous accourent en foule dans l'église. Je compare votre multitude à un torrent, je compare à un fleuve vos voix qui s'élèvent jusqu'au ciel, et qui sont des témoignages d'amour pour le père de tous. Les prières que vous adressez au ciel sont pour moi plus brillants que le diadème. Les hommes et les femmes agissent de concert; *car en Jésus Christ point de distinction d'homme et de femme*. Comment raconterai-je les prodiges du Seigneur ? Vous voyez combien est vrai ce que je vous dis sans cesse, qu'on retire un grand fruit des épreuves, lorsqu'on les supporte avec courage.

Voilà pourquoi je vous ai rassemblés dans le temple des Apôtres... Que dirai-je ? où sèmerai-je ? je ne trouve point ici de place vide. Où labourerai-je ? ma vigne est serrée et nulle part dégarnie. Où bâtirai-je ? le temple est achevé. Jetterai-je mon filet ? il rompt sous la multitude des poissons. Que ferai-je ? ce n'est ici le temps ni de labourer, ni de bâtir, ni de pêcher, mais de se réjouir. Je vous exhorte, non que vous avez besoin d'instruction mais pour vous prouver mon amour. Il y a tant de brebis, et point de loups; tant d'épis, et point d'épines; tant de vignes, et point de renard. Les bêtes nuisibles ont été submergées, et les loups ont pris la fuite. Qui donc les a poursuivis ? Ce n'est pas moi qui suis le pasteur, mais vous qui êtes les brebis. Ô courage des brebis ! ils ont chassé les loups en l'absence du pasteur. Ô beauté, ou plutôt, ô sagesse de l'épouse ! elle a chassé les amants en l'absence de l'époux. Ô beauté et sagesse de l'épouse ! en même temps qu'elle a fait briller sa beauté, elle a fait éclater sa sagesse. Comment, chaste épouse, avez-vous mis en fuite vos perfides adorateurs ? — En désirant revoir mon époux, en me tenant dans les bornes de la pudeur. Je n'ai point pris le glaive, le ne me suis armée ni de pique ni de bouclier; j'ai fait uniquement briller à leurs yeux ma beauté, et ils n'en ont pu soutenir l'éclat. Où sont-ils maintenant ? Ils sont confondus; et nous, nous triomphons.

Que dirai-je encore ? par où finirai-je ?... Que le Seigneur vous comble de nouveaux biens vous et vos enfants, qu'il récompense abondamment votre zèle. Terminons par ces mots, et rendons grâce en tout au Dieu bon, à qui appartient la gloire dans tous les siècles !»

Malheureusement le calme ne fut pas de longue durée. On avait élevé une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice. Cette statue fut placée sur une colonne devant l'église de Sainte-Sophie. On en célébra la dédicace par des jeux publics qui troublèrent l'office divin, et qui entraînèrent le peuple dans des superstitions aussi impies qu'extravagantes. Le Saint, qui craignait qu'on ne prît son silence pour une approbation, s'éleva contre de tels abus avec son courage et son intrépidité ordinaires. Son zèle ne tombait naturellement que sur l'inspecteur des jeux, qui était Manichéen; mais la vanité fit croire à l'impératrice qu'elle était outragée. Elle ne pensa donc plus qu'aux moyens de satisfaire sa vengeance. Les ennemis de Jean furent rappelés : ils se rendirent à Constantinople, excepté pourtant Théophile, qui se contenta d'envoyer des députés, parce qu'il n'osait paraître dans cette ville. Quoique le Saint eût pour lui quarante évêques, il n'en succomba pas moins sous les intrigues de la cabale. On gagna l'empereur; en faisant valoir auprès de lui certains canons d'un concile que les Ariens avaient tenu à Antioche pour déposer saint Athanase; canons qui portaient qu'un évêque, déposé par un concile, ne pourrait rentrer dans son siège qu'après avoir été rétabli par un autre concile. Ceci prêta une couleur d'injustice à la cause de notre Saint. Il fut condamné, et l'empereur lui donna ordre de sortir de Constantinople. On était alors en carême. L'archevêque déclara qu'il n'abandonnerait point l'Église confiée à ses soins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. Arcadius eut recours aux voies de fait; et

comme le peuple était toujours attaché à son pasteur, il envoya le samedi saint une troupe de soldats pour le chasser de l'église. Ceux-ci se portèrent à de si grands excès, que les lieux saints furent profanés et ensanglantés.

Cependant le saint archevêque écrivit au pape Innocent I, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puisqu'on y avait violé toutes les règles de la justice; il implora aussi le secours de plusieurs saints évêques d'Occident. Théophile, de son côté, envoya au pape les actes du conciliabule du *Chêne*. À la seule inspection de ces actes, Innocent découvrit qu'ils étaient l'ouvrage de la cabale. Il manda donc à Théophile de venir à un concile, où l'on jugerait l'affaire conformément aux canons de Nicée. Il en disait assez pour annuler la prétendue autorité des canons d'Antioche. Il eût bien voulu, ainsi qu'Honorius, empereur d'Occident, qu'on assemblât un nouveau concile pour réparer tout le mal qui s'était fait; mais Arcadius et Eudoxie trouvèrent le moyen d'en éluder la tenue. Théophile, Sévérin et leurs complices s'y opposaient aussi sourdement, pour les raisons qu'il est aisé d'apercevoir.

Jean était toujours à Constantinople; mais le jeudi de la semaine de la Pentecôte, l'empereur lui envoya un ordre exprès de partir pour le lieu de son exil. Le saint pasteur auquel on le remit dans l'église dit, en le recevant, à ceux qui étaient autour de lui : «Venez, prions, et prenons congé de l'ange de cette église.» Ensuite, après avoir salué les évêques qui lui étaient attachés, il entra dans le baptistère pour dire adieu à sainte Olympiade et aux diaconesses qui toutes fondaient en larmes. Il sortit après cela secrètement, de peur que le peuple ne se révoltât. Un officier, nommé Lucius, le conduisit à Nicée en Bithynie, où il arriva le 20 juin 404. Peu de temps après son départ, le feu prit à l'église de Sainte-Sophie et au palais où s'assemblait le sénat. Ces deux édifices, les plus beaux de Constantinople, furent réduits en cendres. Les flammes cependant épargnèrent le baptistère et les vases sacrés qu'on y gardait. On ne manqua pas de rejeter l'incendie sur les amis du saint; on en mit même plusieurs à la question, dans l'espérance de découvrir les coupables; mais ils soutinrent tous, au milieu des tortures les plus barbares, qu'ils étaient innocents du crime dont on les accusait. Les principaux d'entre eux furent Tigrius, prêtre, et Eutrope, lecteur et chantre de Sainte-Sophie. Le premier fût dépouillé, fouetté sur le dos, et tourmenté si cruellement, que ses os en furent disloqués; on l'envoya ensuite en exil. Le second, après avoir été fouetté, eut les joues déchirées avec des ongles de fer, et les côtés brûlés avec des torches ardentes. Il mourut en prison de ces tourments. Ils sont nommés tous deux dans le martyrologe romain, sous le 12 janvier. Pallade attribue à la Vengeance divine l'incendie dont nous avons parlé, ainsi que les ravages des Isauriens et des Huns, la mort d'Eudoxie, et la grêle qui causa un horrible dégât cinq jours après le départ du saint archevêque.

Arcadius ayant écrit à saint Nil, afin de lui demander l'assistance de ses prières, tant pour sa personne que pour l'empire, le solitaire lui répondit avec cette généreuse liberté digne d'un homme qui ne craint et n'attend rien au monde. «Comment, lui dit-il, espérez-vous voir Constantinople délivrée des coups de l'ange exterminateur, tandis que le crime y est autorisé, et après le bannissement du bienheureux Jean, cette colonne de l'Église, ce flambeau de la vérité, cette trompette de Jésus Christ ! Vous avez exilé Jean, la plus brillante lumière du monde... oh ! du moins ne persévérez pas dans votre crime.»

L'empereur Honorius et plusieurs autres personnes écrivirent aussi à Arcadius sur le même sujet, et dans les termes les plus forts. Mais toutes ces lettres ne produisirent aucun effet. Le malheureux prince, trompé par les calomnies de quelques dames de la cour, qu'un acharnement opiniâtre à perdre leur archevêque avait endurcies contre tous les remords, ne changea point de sentiment. Arsace homme sans vigueur et sans capacité, fut placé sur le siège du légitime pasteur, dont il était l'ennemi.

Le saint ne resta pas, longtemps à Nicée, où il se trouvait assez tranquille. Dès le mois de juillet, on le fit partir pour Cucuse, lieu désigné par l'impératrice. Il eut beaucoup à souffrir de la chaleur, et des fatigues du voyage, de la brutalité de ses gardes, et de la privation presque continuelle du sommeil. Il succomba, et fut pris de la fièvre et d'un grand mal de poitrine. On n'en continua pas moins de le faire marcher jusque bien avant dans la nuit, On porta l'inhumanité jusqu'à lui refuser les choses les plus nécessaires, telles qu'un lit, un peu d'eau pure, et de bon pain. Cependant son état l'affligeait encore

moins que les criminelles dispositions de ses ennemis. Enfin y après une marche de soixante dix jours il arriva à Cucuse, où l'évêque et le peuple le reçurent avec les plus vives démonstrations de charité et de respect. Il dut être extrêmement touché de l'attachement de plusieurs de ses amis, qui vinrent exprès d'Antioche et de Constantinople pour le consoler. Son zèle ne put rester oisif à Cucuse. Il envoya des missionnaires chez les Goths, dans la Perse et la Phénicie, et procura, par le moyen de ces hommes apostoliques, la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Il nomma Constance, prêtre d'Antioche, supérieur-général des missions de la Phénicie et de l'Arabie.

Ce fut du lieu de son exil que le bienheureux archevêque écrivit ses dix sept lettres à Olympiade. On doit les regarder toutes comme autant de traités de morale. «Mes consolations, dit-il, augmentent à mesure qu'on multiplie mes maux; je conçois les meilleures espérances pour l'avenir; dès à présent même, tout va selon mes vœux et je vogue au gré d'un vent favorable. Chose étrange ! je ne vais de toutes parts que des vents qui soufflent avec impétuosité, des vagues qui s'élèvent avec fureur, une nuit obscure, de profonds ténèbres des rochers apparents ou cachés sous les eaux, des écueils et des abîmes; et quoique je navigue sur une mer si terrible, je suis aussi tranquille que si j'étais doucement bercé dans le port. Que ces réflexions, ma très pieuse dame, vous mettent au-dessus des troubles et des orages présents.

Daignez m'informer de votre santé. La mienne est parfaite, et je jouis d'une grande tranquillité d'âme; mon corps est même devenu robuste; je respire un air pur. Les soldats qui me conduisent en exil me soignent avec tant d'affection que je n'ai pas besoin de serviteurs. Ils en font eux-mêmes l'office à mon égard, guidés par leur tendresse pour moi. Ils m'entourent sans cesse, comme des gardes fidèles, et chacun d'eux se croit heureux de pouvoir me rendre quelque service. La seule chose qui m'afflige, c'est de n'être pas tranquille sur votre santé. Donnez-moi à ce sujet de bonnes nouvelles, afin que cette satisfaction se joigne à toutes les autres, et que j'en fasse mes très humbles remerciements à mon très cher fils Pergame. Si vous voulez m'écrire, servez-vous de lui. Il m'est fort sincèrement attaché, et il a un respect particulier pour votre sagesse et pour votre piété.

Étant tombé malade à Césarée en Cappadoce, j'ai trouvé là quelques habiles médecins, dont la science égalait le renom, et dont les soins et l'affectueuse sollicitude ont contribué à ma guérison. N'accusons personne de ce changement de lieu d'exil. Gloire à Dieu en toutes choses. Je commence enfin à recouvrer la santé. Je suis à Cucuse dont je ne vous ai parlé. Je suis enfin délivré des sombres descriptions que j'ai dû supporter durant la longue route qu'il m'a fallu suivre avant d'atteindre cette place. Je n'ai voulu vous en rien dire, jusqu'à ce que je me sois moi-même reconnu dans ces tristes lieux; je vous aurais causé un trop vif chagrin. Connaissant bien, le courage que vous avez montré en différentes occasions, je vous admire et je vous estime heureuse par la patience dont vous faites preuve à présent, et pour tout ce qui vous engageait à vivre dans le monde. Où vos ennemis pourraient-ils trouver en vous un point vulnérable ? Comment vous attaquer ? Par la confiscation de vos propriétés ? Mais ces biens, à vos yeux, ne sont que poussière. En vous chassant de votre maison et de votre patrie ? Mais ayant toujours vécu dans le repos et la retraite, et foulé aux pieds tout le luxe de ce siècle, vous avez habité les plus grandes et les plus populeuses cités, comme si elles eussent été des déserts. Vous menacerait-on de la mort ? Vous avez prévenu la cruauté des hommes par vos méditations sur ce sujet; et s'ils vous traînaient à l'échafaud, ils n'y porteraient qu'un corps déjà mort par la pénitence. En un mot, nul, malgré ses efforts, ne peut vous faire quelque mal que vous n'avez déjà enduré avec une patience héroïque. Je me sens persuadé, oui, je suis convaincu que, dans les transports d'une pure et sainte joie, il vous semble être délivrée des liens de ce corps, et que vous êtes prête alors à vous en dépouiller plus facilement que vous ne quittez un simple vêtement. Réjouissez-vous donc; soyez heureuse alors, non seulement pour vous-même, mais pour les autres qui ont subi de glorieux arrêts, qui sont morts non dans leurs lits ou dans leurs maisons, mais dans les prisons, dans les fers, dans les tortures. Pleurons et gémissons, non pour eux, mais pour leurs bourreaux; car de telles lamentations sont seules dignes de votre sagesse et de votre vertu...

Un autre à ma place pourrait se plaindre lui-même, à cause du froid insupportable de ces contrées, de cet affreux isolement, et de la maladie grave dont je suis atteint. Mais, quant à moi, laissant tout cela de côté, je ne me plains de rien si ce n'est d'être séparé de vous; cela m'est plus pénible que la maladie, la solitude et l'inclémence de l'air, et que, tous mes maux réunis ensemble. Néanmoins, l'hiver me rend plus sensible à notre séparation, car l'arrivée du froid qui a empêché tout moyen de communication m'a privé de vous écrire, et c'était la seule consolation qui me restât; la prodigieuse quantité de neige ne permet à personne de parvenir de vous à moi ou de moi à vous. La crainte qu'inspirent les Isaures, chaque jour plus redoutés, est un obstacle plus grand encore, car chacun s'enfuit, les maisons sont abandonnées; les murs et les toits, voilà tout ce qui reste des villages. Les cavernes et les forêts sont seules habitées, car on s'y croit plus en sûreté que dans les villes. Quant à moi, ma vie ressemble à celle des nomades. Il ne m'est pas permis de rester nulle part en repos, tant sont grands le trouble et la confusion où nous sommes ici. Les Isaures font partout les plus effroyables ravages, tuant, massacrant, emmenant en captivité ceux qu'ils n'ont pas mis à mort, et livrant les maisons aux flammes. Bien des jeunes gens qui espéraient échapper par la fuite ont péri dans les neiges. Je reste seul, chacun m'ayant abandonné. Gloire à Dieu en toutes choses !»

Les misères de l'exil n'avaient pu diminuer la vigueur de son esprit. Ses lettres à ses amis dépeignent admirablement la chaleur de ses affections, et sa parfaite soumission aux décrets du divin Maître dans toutes les situations de sa vie, il sert toujours avec un zèle invariable et une pieuse joie. Il écrit ainsi du lieu de son exil à quelques prêtres d'Antioche, avec lesquels il avait lié une étroite amitié :

«Vous avez fait voir que vous êtes mes plus intimes et plus parfaits amis, en m'écrivant, en me prévenant par vos lettres, en me pressant de vous écrire, et en me demandant de ne pas garder dans les miennes les bornes accoutumées. Ces marques d'attachement font que le désert où j'habite ne me paraît plus un désert; elles me consolent dans mes diverses et continuelles afflictions. Eh ! qu'y a-t-il qui puisse égaler la charité chrétienne ? Rien, sans doute. Elle est la racine, la source, la mère de tous les biens. C'est une vertu qui ne ressent pas les fatigues; c'est une vertu qui fait goûter les plaisirs les plus vifs et les plus doux à ceux qui la pratiquent sincèrement. Je ne puis donc trop vous remercier d'avoir conservé pour moi une affection véritable. Aussi, en quelque endroit que je me trouve, quand je serais relégué aux extrémités du monde, dans un désert encore plus affreux, je vous porterais dans mon esprit, je vous graverais dans ma mémoire, je vous placerais au fond de mon cœur, sans que ni la distance, ni la longueur du temps, ni la multitude de mes afflictions pût me refroidir à votre égard. Oui, comme si j'eusse été avec vous depuis peu de jours, ou plutôt comme étant toujours avec vous (et j'y suis en effet), je vous vois, je vous contemple des yeux de la charité. Voilà, sans doute, voilà ce qu'est l'amitié. Elle n'est ni arrêtée par la distance des lieux, ni affaiblie par le cours des années, ni étouffée par la foule des malheurs; mais, se développant et s'élevant sans cesse, elle imite l'activité de la flamme. C'est ce que vous savez mieux que personne, vous qui savez mieux que personne ce que c'est qu'aimer. Je vous regarde donc comme infiniment heureux : car, bien que je sois dans un état misérable, le Seigneur est tout-puissant pour vous donner une récompense plus grande et plus abondante que votre charité même, lui qui surpasse toujours de beaucoup par la magnificence de ses dons, tout ce que nous faisons pour lui. J'aurais un grand désir de vous voir de mes propres yeux, de jouir de votre présence et de votre conversation, de goûter à longs traits les douceurs de votre amitié; mais puisque cela n'est pas possible, non parce que la paresse ou la négligence m'en empêchent, mais parce que les liens de mon exil nie retiennent, ne me privez pas du seul moyen qui nous reste pour nous entretenir, et envoyez-moi un grand nombre de lettres qui m'apprennent l'état de vos santés. Plus je recevrai de vos lettres, plus vive sera la consolation que j'éprouverai dans la contrée étrangère que j'habite. Ainsi, mes respectables amis, convaincus de tout le plaisir que vous me ferez, et de toute la joie que vous me procurerez, ne m'enviez pas ce bonheur. En lisant vos lettres je croirai que vous êtes avec moi, et je me retracerai plus vivement l'idée de votre présence.»

La gloire et l'éclat des vertus de saint Jean Chrysostome s'accrurent de plus en plus dans son exil. Le monde chrétien tout entier avait les yeux fixés sur la cabane qu'il habitait dans une des montagnes du Taurus.

Du fond de cette solitude, l'archevêque, dont l'esprit actif puisait une nouvelle vigueur dans les infortunes, entretenait une correspondance bien suivie avec des personnes de tous rangs, et ses lettres dénotent une fermeté d'esprit bien supérieure à celle de Cicéron, dans des circonstances analogues. Il étendait sa sollicitude pastorale aux missions de Perse et de Scythie; il était en relation avec le pontife romain et l'empereur Honorius; et il en appelait d'un synode partial au tribunal suprême d'un concile général et libre. L'esprit de l'illustre exilé restait toujours indépendant, bien que son corps captif fût exposé à la vengeance de ses oppresseurs.

La vénération que saint Chrysostome inspirait à tous ses amis, sa réputation toujours croissante pendant son exil, et les obstacles que l'influence de son nom et l'affection inaltérable de ses partisans, stigmatisés par le surnom de Johannites, présentaient aux intrigues de ses ennemis à Constantinople, tout faisait désirer à ceux-ci de changer le lieu de son exil, jusqu'à ce qu'enfin il n'eût plus aucun moyen de communication avec les pays civilisés. Ils voulaient enfin se débarrasser entièrement de lui par quelque moyen qui les garantît pourtant d'une accusation de meurtre. Il leur était facile d'obtenir de la cour un ordre pour changer le lieu de son exil; ils en demandèrent un qui devait le transporter vers les bords septentrionaux de la Mer Noire. Ce second voyage dura trois mois, bien qu'on fit chaque jour des marches si longue a que les forces du vénérable évêque en furent complètement épuisées.

Deux officiers furent chargés de le conduire en un certain nombre de jours, malgré la difficulté des chemins, et on leur promit de l'avancement et des gratifications si l'archevêque venait à mourir entre leurs mains. L'un de ces officiers conservait encore



quelques sentiments d'humanité; pour l'autre, il était si brutal qu'il s'offensait même de tout ce qu'on pourrait dire pour l'adoucir. Tantôt on exposait le saint pontife, qui était chauve, aux ardeurs brûlantes du soleil; tantôt on le faisait sortir par la plus forte pluie, et on le faisait marcher jusqu'à ce que ses habits fussent percés. et tout dégouttants d'eau. Sa santé se trouva entièrement épuisée à Comane, dans le Pont. On ne laissa pas de passer outre; on le fit encore marcher plus de deux lieues : mais il ne put aller plus loin, et sa faiblesse devint si grande, qu'il fallut absolument revenir au lieu où reposaient les reliques du saint martyr Basilisque. On le logea dans l'oratoire du prêtre; là, saint Basilisque lui apparut pendant la nuit, et lui adressa ces paroles : «Courage, mon frère, demain nous serons ensemble.» Cette vision le remplit de joie, et quand le jour fut venu, il pria ses gardes de le laisser en ce lieu jusqu'à onze heures. Sa prière fut pour eux un nouveau motif d'accélérer le moment du départ. On l'obligea donc encore de marcher : mais le mal s'accrut au point qu'il fallut le ramener au lieu d'où il était parti. Dès qu'il y fut arrivé, il quitta ses habits, et en prit des blancs, comme pour se préparer aux noces célestes de l'Agneau. Il reçut, la communion étant encore à jeun, fit sa prière, qu'il termina, selon sa coutume, par ces paroles : *Dieu soit glorifié de tout !* puis ayant dit Amen et formé sur lui le signe de la croix, il remit tranquillement son âme entre les mains de Dieu. Sa mort arriva l'an 407, le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix. Il avait été archevêque de Constantinople neuf ans et environ sept mois.

On enterra son corps auprès de celui de saint Basilisque. Il y eut à ses funérailles un concours prodigieux de vierges, de moines, et de personnes de tout état, qui étaient venues de fort loin. Plusieurs prélats s'étant obstinés à ne pas mettre son nom dans les diptyques; le pape refusa de communiquer avec eux. Atticus l'y mit à Constantinople en 417, et saint Cyrille à Alexandrie en 419.

En 438, saint Procle fit transférer solennellement le corps de saint Chrysostome à Constantinople. L'empereur Théodose et sa sœur Pulchérie assistèrent à la cérémonie de cette translation avec de grands sentiments de piété, demandant miséricorde pour leur père et leur mère, qui avaient eu le malheur de persécuter le saint archevêque. On déposa ses reliques dans l'église des Apôtres, où l'on enterrait ordinairement les empereurs et les archevêques de Constantinople. Ceci arriva le 27 janvier.